

Recenzii



264



Art'in
*Revue d'arts
plastiques et d'arts
du spectacle.*
Dossier **Les rites et
les arts**, numéro 1,
Presses
Universitaires de
Valenciennes, 2004

La publication française *Art'in. Revue d'arts plastiques et d'arts du spectacle* se propose de dépasser la vision ethnocentrique et de rendre compte des activités artistiques d'autres pays. Son premier numéro revêt la forme d'un dossier : les actes du colloque international *Les rites et les arts*, qui a eu lieu en décembre 2001 aux Musée de Beaux-Arts de Valenciennes, dans le cadre d'une exposition sur l'art africain. Les textes recouvrent une aire multidisciplinaire, car leurs auteurs ont des formations et donc des perspectives très diverses : enseignants-chercheurs, plasticiens, metteurs en scène, sociologues, ethnologues, conservateurs de musées. Néanmoins, tous gravitent autour d'un point central : une nouvelle vision de l'art africain, loin des préjugés qui taxent ce dernier d'art « primitif ».

Le dossier est structuré en trois sections. La première, *Les enjeux des collections, héritages des objets et des signes rituels*, regroupe quelques articles qui remettent en question certains aspects liés à l'institution du musée, cet espace qui garde des objets destinés à être vus par le public. Boris Wastiau démystifie ce qu'il appelle « la muséologie esthétisante ». En effet, la manière dont on a constitué et aménagé le patrimoine des musées européens dédiés à l'Afrique a façonné une image fautive des réalités du monde africain. Les européens auraient appliqué une taxonomie stricte,

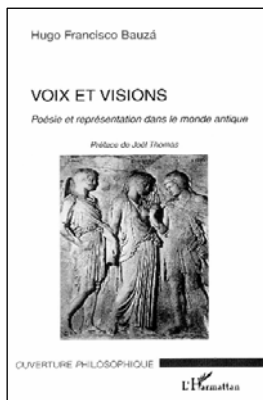
héritage de l'approche naturaliste du 19^e, la disposition artificielle des objets dans les vitrines – une vitrine pour chaque tribu – ne rendant pas compte de l'interférence entre les ethnies, et par conséquent entre leur art. L'ethnologue Marie-Claude Dupré attire l'attention sur le danger de décontextualisation qui mène à une perception fautive ou incomplète des objets exposés. Il y a tout de même des cas où les tentatives de contextualisation se heurtent à l'impossibilité : en spécialiste, Dominique Baffier se pose la question comment mettre en évidence les rites et les rituels dans les grottes ornées du Paléolithique. Jean-Pierre de Rycke analyse le contexte historique, philosophique et esthétique d'une époque beaucoup plus proche de nous, les années 20, quand l'influence de l'art africain a été extrêmement importante pour les avant-gardes européennes. Enfin Nicolas Devigne se penche sur la photographie ethnographique des années 40, qui témoigne d'une volonté esthétisante évidente, oscillant entre un outil médiatique du discours colonial et un espace du méditatif.

Les deux dernières parties du dossier regroupent des articles focalisés sur le concret des manifestations artistiques. *Pratiques rituelles – spectaculaires* et *Rites, mémoire et création plastique contemporaine* sont consacrées aux différentes formes d'expression telles les mascarades, les rituels d'identification avec des animaux sacrés, les danses rituelles, la dimension magico-fétichiste du théâtre africain, la représentation africaine de Faust, le rituel dans le théâtre d'Aimé Césaire ou les dispositifs originaux du théâtre africain (la boîte théâtrale du Sénégal). Pour clore le débat – encore faut-il voir si un tel débat peut être clos –, Amos Fergombe analyse dans une optique comparative quelques définitions du rite, vu comme une œuvre porteuse d'effi-



capacité sociale dont l'essence consiste en trois dimensions : l'interdit, le regard du participant et la mémoire.

Ana Coiug



Hugo Francisco Bauzá
**Voix et visions
Poésie et
représentation
dans le monde
antique**

Préface de Joël Thomas, traduit par Anne Durand, Paris, L'Harmattan, 1997

Le volume, dédié à Pierre Grimal et préfacé par Joël Thomas, propose une relecture de la poésie antique. Bauzá plaide pour l'analyse interdisciplinaire du phénomène culturel. La socio-culture gréco-romaine était bien familière avec la notion d'« imaginaire », les Grecs avaient la capacité de ne pas opposer mythe et rationalité. Pour l'homme antique, la création passe par la représentation. Pour contempler le cosmos, l'ordre divin, l'homme a besoin d'une instance intermédiaire et cette dernière sera la représentation que l'homme se fait de l'absolu. La production artistique de l'Antiquité est donc à la fois fruit de la création humaine et dépassement de cette création, production habitée par le sens et qui relève de l'imitation de la perfection de la Nature divinisée. Le sens devient dans l'univers antique le mot maître qui transforme toute image, toute attitude, tout objet en symbole ; le héros devient

voyageur qui transforme le monde et se transforme lui-même et son action se transpose en initiation.

Dans l'*Avant-propos* Bauzá signale l'existence d'un espace situé en marge de la réalité, où la notion d'imaginaire devient évidente. Et dans ce domaine la poésie nous parle de thèmes auxquels la raison n'a pas apporté de réponses (la vie, la création, l'amour, la mort). Dans ce contexte, la poésie alterne le monde de la réalité et celui de l'imaginaire se situant dans un espace intermédiaire qui souligne son rôle de médiation.

Le premier chapitre, *Introduction à la poésie*, esquisse une possible définition de la poésie en tant que « forme spéciale de langage principalement basée sur l'emploi d'images » (p. 39), langage ayant un certain rythme. Il souligne aussi le caractère oral de la poésie (les poèmes homériques), sa nature sonore qui l'apparente à la musique par l'élément commun que les deux partagent : le son.

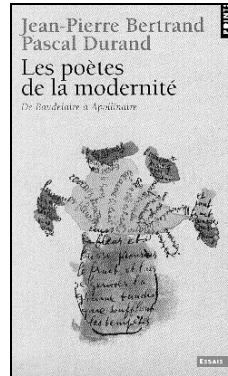
Les trois chapitres qui suivent traitent les mythes (les Muses, Orphée, les poèmes homériques). Le centre d'intérêt est représenté par le poète et sa création. Le poète est un intermédiaire inspiré par la divinité et c'est la Muse qui parle à travers lui, conférant ainsi un caractère sacré à la poésie et l'immortalité à son créateur qui prétend se soustraire à la mort (Pindare, Horace, Virgile, Lucrèce, Properce, Ovide). La poésie devient aussi *incantamentum*, chant magique qui par le souvenir soustrait à l'oubli, une autre forme de mort. Pour preuve, le mythe orphique a beaucoup d'échos dans la postérité (opéra, chorégraphie, ballet, art pictural, film).

À côté d'une remarquable synthèse qui réunit, à part les chapitres énumérés sur les mythes, une analyse pertinente de la poésie de Pindare, de la tragédie d'Euripide et du mythe dionysiaque et de leurs influences sur les manifestations littéraires

ultérieures, Bauzá pose aussi le problème de la relation de la poésie avec le spectacle et avec le regard et l'ouïe, en réalisant un original jugement de l'histoire de la culture suivant la prépondérance de certains moyens de communication : l'audiosphère (la communication dans le cadre d'une société illettrée se fonde sur l'ouïe – les rhapsodes, Homère), l'imagosphère (de l'Antiquité au Moyen Âge, époque où l'image joue un rôle remarquable au sein d'une population en grande partie analphabète), le lectosphère (l'invention de l'imprimerie et la modernisation de la technique typographique qui favorisent la diffusion massive de l'écriture) et la télésphère (la télévision et les réseaux électroniques exercent aujourd'hui leur domination dans le domaine des communications).

Mais l'ouvrage de Bauzá traite principalement le passage de l'oralité à l'écriture. Par l'invention de l'écriture, une société illettrée passe de l'auditif au visuel et s'oriente vers l'abstraction, vers la logique et le raisonnement scientifique. Les changements provoqués sont évidents : l'écriture satisfait « la possibilité pour deux âmes sœurs de communiquer à travers la lecture par-delà le temps et l'espace » (p. 120). Mais son analyse entraîne aussi une interrogation : la culture de l'écrit marque-t-elle une avancée décisive par rapport à l'oralité ? L'auteur a bien repéré l'importance d'une telle problématique qui repose sur la dichotomie voix/écriture.

Adina-Irina Romoșan



Jean-Pierre Bertrand, Pascal Durand
Les poètes de la modernité
De Baudelaire à Apollinaire
 Paris, Seuil, coll. « Points », 2006

Les auteurs réalisent une analyse très pertinente de la modernité poétique en parcourant toutes ses étapes et regardant de près les représentants les plus connus ainsi que les écrivains souvent oubliés par les anthologies de littérature. Dans le *Preamble* ils exposent le but de leur étude. La modernité en poésie est assez difficilement à définir. Elle recouvre une période qui va de Baudelaire à Apollinaire et met en œuvre et à l'épreuve des solutions poétiques contrastées. « La modernité peut se comprendre [...] comme une expérience de la singularité : celle d'un poète aux prises avec la langue, avec ses ressources et ses résistances, tantôt cédant l'initiative aux mots, tantôt travaillant au dérèglement du sens » (p. 9), affirment Jean-Pierre Bertrand et Pascal Durand. Ils entreprennent d'interroger ce concept à l'intersection de la stylistique et de la sociologie, « sur le fond d'une histoire des formes poétiques, dans laquelle les institutions de la vie littéraire ont leur place » (quatrième couverture).

Le premier volet, « Les Antiques et les Modernes » traite la poésie des années 1852-1870. Le Parnasse qui autorisait des sensibilités diverses contribue à la promo-



tion de l'autonomie de la littérature par son refus de l'engagement social et politique. Il impose la métaphore objet, purement décorative, mais entraîne la poésie dans une impasse langagière qu'elle va dépasser avec le symbolisme. Théophile Gautier et Leconte de Lisle peuvent être considérés les premiers poètes qui se rattachent à une modernité poétique en voie de développement. Dans leurs œuvres s'entrecroisent les courants du siècle, proposant un dépassement du romantisme, par l'art pour l'art ou par le retour aux modèles antiques. C'est Baudelaire qui a fait le meilleur usage de l'héritage romantique en tirant profit des figures du sens. *Les Fleurs du mal* constituent un trait d'union entre le romantisme et le symbolisme autant qu'une synthèse de ces deux tendances esthétiques. Un autre représentant parnassien, Théodore de Banville, apporte aux voix graves et sérieuses du courant, une autre dimension qui, pour dire au fond le même tragique de la condition artistique, emprunte le masque du clown. Les auteurs analysent ensuite le rôle d'Isidore Ducasse/le comte de Lautéamont dans la révolution du langage poétique qui s'opère à la fin du XIX^e siècle ; il aurait préfiguré le surréalisme mais aussi l'avant-garde dans la poésie française. Il « raye d'un trait rageur toutes les écritures du siècle au profit d'une énergie critique érodant les fondements de la littérature » (p. 180).

Le deuxième volet de l'ouvrage s'occupe de « la génération symboliste » (1871-1898). La pression des contraintes qui se sont exercées sur la poésie pendant cette période a contribué « à un surcroît de lucidité formelle : la poésie, mise en question par ses propres libertés, a été portée à interroger les conditions de son expression, la spécificité de son langage, ses raisons de faire pièce au prosaïsme du monde. » (p. 197). Avec Corbière, Cros et

Laforgue se dessine une modernité poétique critique, qui propose une autre vision du monde, où la poésie fait basculer le culte de la beauté pour exprimer la laideur et le mal. Tristan Corbière s'impose non seulement comme anti-poète, mais aussi comme celui grâce auquel la poésie va renaître de ses cendres romantiques et parnassiennes. Avec Charles Cros, poésie et science ne s'opposent plus, mais participent ensemble à la connaissance et à l'invention du monde, son imaginaire s'imprégnant d'un pessimisme profond. Jules Laforgue, lui, a créé une œuvre qui présente tous les éléments d'une « légendaire mortalité » (p. 211), d'une saveur prophétique qui anticipe sa mort prématurée.

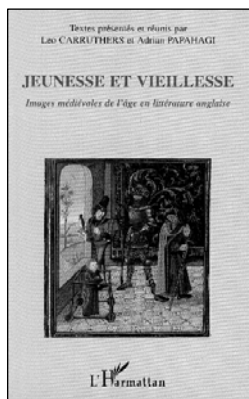
Verlaine et Rimbaud sont présentés ensemble parce que « tout les oppose et, en même temps, les rassemble » (p. 229). Verlaine incarne le prototype du « poète maudit », celui qui résiste aux règles sociales et littéraires, mais qui finira par renouer avec la foi chrétienne, le vers régulier et les sentiments. Rimbaud est le poète de toutes les ruptures et par là un des plus grands poètes modernes car ses écrits « se fondent dans une expérience limite du langage et de la vie » (p. 240). Mallarmé est le symboliste qui représente l'apogée de la modernité poétique et il fut un pur explorateur du langage poétique.

L'écriture d'Alfred Jarry marque la fin du symbolisme, en pointant simultanément son apothéose et la crise qu'il a engendrée. Il se situe au carrefour de l'hermétique et du détail trivial en créant un texte carnivalesque qui propose un modèle de paysage poétique avant l'apparition des avant-gardes.

Les auteurs placent à la fin de l'ouvrage un *Epilogue* où le mouvement moderniste est illustré essentiellement par Apollinaire. Le thème de la ville, l'industrialisation, l'absence des signes de ponctuation, les caligrammes, les poèmes

conversation sont les notions-clés qui définissent sa poésie. Apollinaire est aussi l'inventeur du mot « surréalisme », cette esthétique qui va dépasser le modernisme par André Breton et ses amis.

Adina-Irina Romoşan



**Jeunesse et
vieillesse : images
médiévales de
l'âge en
littérature
anglaise**

Textes présentés et
réunis par Leo
Carruthers et
Adrian Papahagi,
Paris
L'Harmattan
2005

Les thèmes fondamentaux de l'âge et de l'écoulement du temps dans la littérature anglaise médiévale se présentent sous un jour nouveau dans ce recueil d'articles, publié suite au colloque organisé en 2003 par le Centre d'Etudes Médiévales de la Sorbonne. Malgré la grande diversité des contributions, nous sommes à même d'identifier un fil thématique conducteur qui se trame autour de l'âge humain sous ses différents aspects historiques, générationnels et spirituels. Ainsi nous retrouvons dans la présentation de Marguerite-Marie Dubois une approche de la dimension psychologique de l'âge à travers un examen du vocabulaire utilisé dans les textes de la période anglo-saxonne. A titre d'exemple, le sémantisme des items comme eald (employé pour le constat de l'âge), gamol (tristesse) et frod (connaissance) est étroitement lié à la perception – à la fois pessimiste et valorisante de la vieillesse – en tant que

sénescence et âge de la connaissance.

Dans la même ligne d'analyse linguistique et thématique, André Crepin s'attache à montrer les qualités révolutionnaires du poème vieil-anglais Guthlac I où le personnage Guthlac incarne une moralité laxiste qui ne sanctionne pas l'emportement de la jeunesse, en se démarquant ainsi des dogmes de l'époque. L'observation de ce poème amène l'auteur à établir une analogie entre l'ordre monacal (réparti en juniores et seniores) et celui laïc des poèmes héroïques anglo-saxons (geoguth et duguth).

Un nombre important de productions médiévales accordent une place centrale au topos de la *merveille*. C'est ce que Thierry Lesieur observe dans son analyse de *Sire Gauvain et le Chevalier Vert*. Le merveilleux se trouve au cœur des productions vernaculaires mais aussi littéraires comme l'attestent les écrits de Marie de France au 12^{ème} siècle. Sur un autre plan, c'est précisément le merveilleux qui devient dans les écrits théologiques l'expression du mystère de l'incarnation et une marque d'identité de la doctrine chrétienne. Un aspect important relevé par cette analyse renvoie aux efforts des premiers auteurs chrétiens de rétablir le rapport entre l'Ancien et Le Nouveau Testament à travers les ainsi nommées « œuvres géminées », une tradition qui se voit abandonnée et reprise aux VII et VIII^{ème} siècles par des moines irlandais. En restant dans la même logique du merveilleux, Fanny Moghaddassi explore le thème du voyage dans les récits médiévaux. L'auteur met au premier plan le couple espace/temps dans l'économie des textes, tout en analysant le rapport entre réel et imaginaire dans la construction de l'espace de voyage. L'au-delà devient un sujet privilégié d'investigation avec un effet de pérennisation de l'âge (l'image de saint représenté par un vieux, la jeunesse



éternelle des âmes).

Une approche intéressante du thème de l'âge dans le contexte particulier des Juifs perçus par les chrétiens nous est offerte par Danièle Frisson à travers une analyse des productions du théâtre élisabéthain. Le thème récurrent est celui du jeune juif (jeune juive) qui se convertit au christianisme et passa ainsi dans le camp des « bons » par opposition aux vieux juifs obstinés à ignorer le message de Dieu. Une discrimination importante s'ensuit entre l'antisémitisme et l'antijudaïsme, ce dernier étant l'expression d'une opposition doctrinale aux tenants du mosaïsme.

Dans un tout autre registre, Gloria Cigman attache un vif intérêt à un personnage protéique des Contes de Canterbury, à savoir Alison, la bourgeoise de Bath. L'exploration du thème de l'âge va de pair dans ce portrait de femme active est sensuelle avec un réflexion intrinsèque sur les mœurs d'une société hostile à la sexualité et à la libération des femmes. Fidèle à sa nature, l'expansive Alison est toujours à la recherche d'un mari, malgré son âge mûr.

Dans la continuité de *Canterbury Tales*, l'histoire de Beryn se présente comme un bildungsroman auquel l'auteur Hélène Dauby réserve un traitement à part dans cette thématique globale de l'âge. Beryn a un parcours que nous pourrions qualifier d'initiatique en passant par une série de preuves qui mèneront graduellement à son affirmation individuelle et à sa reconnaissance sociale.

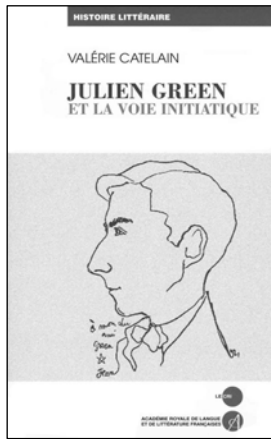
Si dans la plupart des textes, la vieillesse se présente comme un état réel ou potentiel, nous la retrouvons comme personnage allégorique dans la poésie lyrique de Charles d'Orléans. C'est Carole Banguion qui se penche dessus en soulignant dans le monologue du roi exilé, le rôle des sentiments dans l'attribution des traits au personnage incarnant la vieillesse.

En s'intéressant aux écrits médiévaux mystiques, et plus particulièrement à *'Myrror of the Blessed Lyf of Jesu Christ'*, une traduction d'un texte en latin appartenant à Nicolas Love, Monique Caravel, entend privilégier la dimension temporelle dans cette analyse de la vie christique. Le Christ qui précède le monde par son essence divine n'est pas soumis à la détérioration charnelle. En est à la fois dans le merveilleux et dans l'unicité par le biais de ce personnage qui incarne la tension entre humain et divin et transcende en même temps la division des âges. Une autre contribution à la problématique de l'âge au Moyen Âge est celle d'André Lascombes qui choisit de se concentrer sur les conflits générationnels révélés dans le drame anglais de Moyen Âge tardif. Au cœur de ces conflits se situe la sexualité traitée sous un jour comique.

Pour clore le survol des présentations réunies dans ce volume, nous mentionnons l'œuvre du médiéviste et cinéaste Kevin Harty qui s'attache à l'observation du mythe de la jeunesse et la vigueur dans les portraits des héros légendaires. S'il cite la mise à l'écran de *Robin et Marian* (1976) par le producteur Robin Lester, c'est dans l'esprit d'un contraste avec ce qui a été fait avant dans ce domaine et d'une réhabilitation du réalisme dans la construction du personnage.

A travers les différentes perspectives qui ont été adoptées dans ce volume, les thèmes de l'âge et de la mutabilité gagnent à être à chaque fois ré-contextualisés tout en gardant la spécificité de l'époque qui les produit.

Aida Maxim



Valérie Catelain
**Julien Green et
 la voie
 initiatique**
**Étude des
 nouvelles et des
 romans**
 Bruxelles,
 Le Cri
 Académie
 Royale de
 Langue et de
 Littérature
 Françaises, 2005

Julien Green, écrivain américain d'expression française, est l'auteur dont l'œuvre recouvre tout le XX^e siècle. Il est aussi l'un des romanciers les plus originaux de son temps par la place qu'il accorde au conflit chair-esprit. Son œuvre est le récit d'une voie initiatique sur laquelle s'engagent ses personnages et d'une expérience existentielle particulière, c'est le drame de l'inaccomplissement sous ses nombreuses formes. Parmi les romans qui composent son œuvre on peut mentionner *L'Autre Sommeil*, *Minuit*, *Léviathan*, *L'Autre*.

Valérie Catelain, spécialiste consacrée de l'œuvre greenienne, a publié en 2005 l'ouvrage *Julien Green et le chemin initiatique* où elle entreprend une ample étude des nouvelles et des romans de l'écrivain. L'ouvrage comporte cinq parties : « L'obstacle de la porte et le franchissement du seuil », « Centre intérieur et cœur du monde », « L'éveil initiatique : rêve et vision intérieure », « La résurgence de l'ailleurs » et « Mort et renaissance » qui retracent les étapes de l'initiation avec toutes les épreuves qu'elle suppose et que le personnage greenien se voit contraint d'assumer afin d'aboutir à la source de lumière, d'avoir la révélation « d'un autre ordre de vérité ».

Selon l'exégète, l'engagement sur la voie initiatique est essentiel pour le héros greenien qui, tout comme son créateur, est hanté par l'idée de l'infini, de l'Ailleurs. Voyageur sur la Terre, il est à la quête des valeurs élevées que ce monde ne lui offre pas. Il se voit condamné à la solitude, en proie à l'ennui et à l'angoisse qui le torturent. Nombreux sont ceux qui éprouvent un certain malaise dans ce monde qu'ils perçoivent hostile, incapables d'établir un contact, dépourvus d'optimisme. L'expérience à laquelle ils sont confrontés est donc plutôt existentielle et la seule échappatoire qui leur reste est de s'approcher le plus possible du saint qu'ils aimeraient être. La voie d'initiation est parsemée d'une succession de seuils, de portes qui fatiguent, irritent et tourmentent les protagonistes, mais qui contribuent à la fois au dépouillement du moi. Le parcours de ce voyage permet aux personnages de saisir le rôle libérateur de la mort qui s'ouvre vers la connaissance suprême. La démarche initiatique suppose une succession d'épreuves que les personnages doivent traverser et grâce auxquelles ils accèdent à la connaissance du monde et à la découverte de soi. Selon Valérie Catelain, « l'attribution des épreuves est un signe d'élection » (p. 13). Le voyage initiatique qu'entreprennent les héros greeniens ressemble à une spirale ascensionnelle qui s'élève vers l'infini, vers cet Ailleurs obsessionnel des protagonistes et de l'écrivain à la fois. Il répond dans une certaine mesure à un besoin intérieur, celui de descendre aux entrailles de la Terre, de soi, pour y retrouver le moi qu'ils recherchaient. D'esclave qu'il était jadis, l'être humain devient libre. L'initiation se transforme en thérapie et pédagogie pour le personnage greenien, car elle lui permet de se confronter avec lui-même.

L'ouvrage de Valérie Catelain complète d'une manière remarquable l'exé-



gèse greenienne en offrant une analyse nuancée des grands thèmes de l'écrivain : l'errance, la solitude, le rêve, le vertige, l'ailleurs. En même temps, les lecteurs y découvrent une nouvelle orientation de l'écriture grenienne envisagée comme une voie initiatique. Mais nous regrettons qu'une étude aussi ample et riche (387 p.) ne soit pas accompagnée d'une bibliographie critique plus élaborée.

Georges Thinès souligne dans *l'Avant-Dire* la profondeur de cet ouvrage qui « éclaire sous un jour original l'œuvre essentielle d'un écrivain capable de situer sur un même parcours de sens la passion allant jusqu'au crime, le désespoir de la vie terne et l'espérance d'un salut possible » (p. 6).

Eva Palyi



Ralph Dekoninck,
Myriam Watthee-
Delmotte (études
réunies par)
**L'Idole dans
l'imaginaire
occidental,**
Paris
L'Harmattan
2005

Le volume réunit les actes du colloque international organisé en avril 2003 à l'Université catholique de Louvain, ayant en exergue une strophe de la fable, *Le statuaire et la statue de Jupiter*, de La Fontaine. La strophe décrivant un bloc de marbre qui peut devenir soit Dieu, soit table, soit cuvette reprend la problématique de l'idolâtrie, avec tous les différents aspects

qui lui sont sous-jacents.

Le parcours est pluridisciplinaire, et il vise à surprendre les idéologies qui constituent le fondement de l'imaginaire occidental en ce qui concerne les diverses idoles et la perspective sur ces dernières.

Dans *L'Idole comme fantasme fusionnel et son destin politique* Marie-José Mondzain puise aux sources philosophiques pour parler de l'idole en tant que consolation, moyen d'entreprendre ce qu'elle appelle le « réenchementement du monde » (p.13). Pour l'auteur consommation et consolation vont de pair avec la séparation d'entre mot et chose, la parole n'étant plus transformatrice, comme Platon l'affirmait. Marie-José Mondzain voit l'idole comme synonyme d'une violence, qui à son tour est issue d'un mal du temps.

Pour François Bœspflug la question se pose s'il faut interdire l'usage du terme « idole » même, utilisé fréquemment dans le langage courant, et pouvant désigner de nombreux réalités et notions des plus diverses. Ce que l'auteur de cet article propose est l'idée que probablement le mot idole lui-même est devenu « une idole notionnelle », transformation sémantique présente dès la version grecque de l'Ancien Testament et la scolastique médiévale.

Pour Jean Leclercq, dans son étude sur l'œuvre philosophique de Jean-Luc Marion, l'iconolâtrie est liée à la distance, idole et icône constituant une « polarité notionnelle ». Si l'idole est le résultat direct du regard, l'icône apparaît sans autre recours à des stimuli, en rappelant l'invisible. Mais l'idole est caractérisée par son manque d'illusoire, tandis que l'icône incite à une « herméneutique sans fin », et la pensée ne fait que devenir de plus en plus fragmentée. Jean Leclercq commente, par la suite, le discours de la méthode du phénoménologue chrétien, pour conclure, avec le recul nécessaire, sur le rapport entre la théologie et la philosophie.

Nigel Saint organise son argumentation à partir de la notion d'opacité des images dans les réflexions de Louis Marin. L'auteur veut situer Marin dans le contexte de la théorie du visuel, notamment à travers les opinions esthétiques que ce dernier exprime sur la question de l'idole dans « Le Statuaire et la Statue » de La Fontaine.

Dans *L'idolâtrie comme prostitution dans la Bible*, André Wenin étudie deux formes d'idolâtrie, telles qu'elles sont présentes dans les diverses versions de la Bible: les autres dieux et les représentations du Dieu d'Israël. Le spécialiste relève deux rapports au divin, dont seul le premier est idolâtre: le croyant qui manie et instrumentalise la divinité, et celui qui se limite à respecter le divin sans attendre de lui de sauver l'être humain de l'insécurité qui est sa condition.

L'article de Sonia Sarah Lipsyc entreprend l'exploration des sources talmudiques pour parler de l'idolâtrie face à l'« interdit de la représentation » du Pentateuque. Mettant en miroir cet interdit dans le Décalogue et dans le Talmud, l'auteur dévoile les limites de la restriction.

Jean-François Clément essaie de définir les conceptions de l'idole dans l'Islam naissant à travers la dichotomie *panidolon* versus *panthéon*, idole versus Dieu, perspective comprenant une dimension spatiale et une temporelle, aussi bien que des renvois historiques.

Pour Renée Koch Piettre, qui examine un fragment de Diogène d'Énoanda, l'analyse des idoles dans la perspective épicurienne renvoie aux *eidōla* ou *simulacra*, pellicules qui se détachent du corps, donc images qui entrent en contact direct avec l'âme. Après un survol des cultes traditionnels, l'auteur retrace l'évolution de l'épicurisme en tant que mouvement religieux, pour conclure avec l'examen des idoles divines du point de vue de la réforme épicurienne.

L'article de Jacques Boulogne traite des fondements métaphysiques et des modalités rhétoriques de la traduction du lisible en visible chez Callistrate, envisageant l'*ekphrasis* comme une « statue textuelle ou texte statufié » (p. 116) qui est un chef-d'œuvre en elle-même et non la représentation d'une œuvre.

L'époque patristique est présente dans l'étude de Jean-Marc Vercrey, qui signale le « diable derrière l'idole » dans les écrits des Pères de l'Église. Initiant une discussion sur l'idole dans la littérature française des XIV^e et XV^e siècles, Tania Van Hemelryck pose la question s'il s'agit d'un discours critique ou bien d'un discours de critiques, parlant du confinement de l'idole dans l'altérité à cause de l'arbitraire du signe linguistique. Jérôme Cottin analyse l'idole dans le protestantisme, tandis que l'article de François Lecercle traite de l'obscurité de l'idole chez G. D. Ottonelli et Pietro da Cortona. L'étude de Bruna Filippi porte sur le spectacle des idoles dans le théâtre de conversion jésuite du XVII^e siècle.

Le volume comprend de nombreuses autres analyses littéraires comme celle de Paulette Choné sur l'ironie de l'idole chez Barrès, celle de Laurent Mattiussi qui voit Mallarmé comme un opposant des idoles, l'étude de Joël Roeloux sur l'image dangereuse chez les modernistes, la perspective de Marielle Wyns sur la construction de l'idole chez Cocteau, l'article d'Arlette Bouloumié sur la magie et le maléfice de l'image dans l'œuvre de Michel Tournier.

Les études interdisciplinaires envisagent des approches des plus diverses, toutes complétant le thème du colloque avec des perspectives nécessaires. Si Jean-François Stoffel s'interroge sur les rapports entre la cosmologie et l'idolâtrie, l'approche d'Agnès Guiderdoni-Bruslé est discursive,



l'auteur allant en même temps « de l'idole sensible à l'idole herméneutique » pour parler des figures du discours et de l'idolâtrie verbale (p. 217). Une perspective historique et symbolique est celle de Christophe Loir, qui retrace le parcours de la Place Royale de Bruxelles en tant qu'idole déchu à la fin de l'Ancien Régime. Dans une autre approche historique, Laurence Van Ypersele examine le passage de l'idolâtrie meurtrière au culte des morts dans la Belgique d'entre 1914 et 1924.

Jean-Jacques Wunenburger décrit « l'impossible mystification de l'idole politique » (p. 271), soulignant le caractère dangereux de l'imagerie politique et suggérant une troisième voie entre l'iconoclasme et l'idolâtrie : une culture politique « qui valorise une culture des images » (p. 278).

Le volume est complexe parce que la problématique de l'idolâtrie elle-même n'est point simple, et l'interdisciplinarité des approches ne fait que surprendre la multitude de réalités (sociales, morales, philosophiques et autres) que l'existence d'idoles comporte.

Maria Măţel-Boatcă



Anne-Rosine
Delbart
**Les exilés du
langage
Un siècle
d'écrivains
français venus
d'ailleurs
(1919-2000)**
Presses
Universitaires
de Limoges
2005

Aux différents discours contemporains à propos de ce qu'on appelle *littérature(s) francophones(s)*, Anne-Rosine Delbart ajoute son point de vue, issu d'une recherche menée pour sa thèse de doctorat. Son analyse se penche vers un grand nombre d'auteurs du XX^e siècle qui ont choisi d'écrire en français, alors qu'ils auraient pu opter pour une autre langue, étant donné qu'ils sont tous, comme elle le dit, *venus d'ailleurs*, d'autres pays et d'autres espaces culturels. Chez eux s'applique le translinguisme littéraire, puisqu'ils ont abandonné, provisoirement ou définitivement, leur langue pour en choisir une autre, le français.

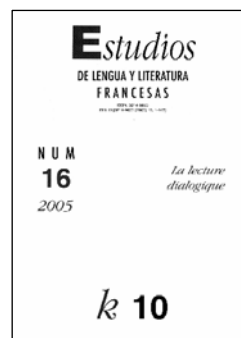
L'ouvrage est structuré en trois parties. La première constitue une incursion dans l'histoire de la langue française du point de vue de son emploi international et de son prestige culturel. Dès le Moyen Âge jusqu'au XVIII^e siècle, le français est de plus en plus utilisé par les écrivains d'autres langues. La situation change au XIX^e, en plein essor des langues nationales, mais se rétablit grâce à des facteurs non négligeables : Paris attire les artistes de partout, le colonialisme répand la langue française jusque dans des terres lointaines. Bien des auteurs écrivent dans cette langue – et parmi eux de nombreux Roumains –, mais chaque

fois est décelable chez eux une influence – acceptée ou rejetée – de la langue maternelle. Dans la deuxième partie de son étude, Anne-Rosine Delbart s'interroge à propos des motivations qui ont déterminé les auteurs en question à écrire en français. Elle aboutit à un certain nombre de catégories définies à travers des critères sociologiques. Il y a des auteurs français d'origine étrangère qui n'ont pas quitté le sol natal, *les sédentaires*, et d'autres qui ont accompli un voyage sur une terre de langue française, *les nomades*. Dans la première catégorie entrent des auteurs nés d'immigrés dans un pays de langue française, qui écrivent uniquement en français ou qui pratiquent une écriture mixte, avec des mots étrangers dans un texte français et d'autres qui écrivent en deux langues, avec deux programmes littéraires différents. Les auteurs nés sur une terre où le français est l'une des langues nationales appartiennent aux minorités francophones (les Canadiens de langue française), aux élites socio-culturelles (les Flamands de la Belgique du XIX^e et de la première partie du XX^e), aux populations des colonies françaises. Un cas particulier est représenté par les écrivains nés sur une terre où le français n'a jamais été une langue vernaculaire : ce cas de figure est illustré surtout par les Roumains, de Macedonski à Tzara et à Ion Vinea. Les nomades, pour lesquels l'expression en français est le fruit d'un séjour dans une terre de cette langue, sont des enfants de couples mixtes (Eugène Ionesco), des enfants immigrés avec leurs parents, des exilés politiques, des immigrés pour des raisons pratiques telles le travail, les études, la recherche ou bien un mariage ou une rencontre amoureuse. Ils peuvent être déterminés à quitter leur pays pour des motivations psychologiques, culturelles et identitaires (Cioran, Vintilă Horia). Dans le cas des auteurs qui s'intègrent dans l'une des catégories énumérées apparaissent certaines constantes thématiques et stylistiques

dont l'examen constitue la troisième partie de l'étude de Delbart. Chez eux se manifestent systématiquement trois thèmes - le voyage, les personnages voyageurs ou étrangers et le désir de fuite – accompagnés de trois motifs : le moi, la mère et le langage. Très souvent, leurs écrits sont à la première personne, le discours est fragmenté, la polyphonie et les procédés musicaux de l'écriture sont très présents, tout comme le plurilinguisme, tant interne (alternance des registres stylistiques) qu'externe (noms propres ou communs étrangers ou des phrases entières dans une autre langue).

À côté des formes connues de discours – direct, indirect, indirect libre, direct libre, absorbé – Delbart propose une catégorie nouvelle, le discours immigré ou importé, DIM. Les écrivains qui le pratiquent illustreraient *le français polynémique*, qui accepte et légitime des variantes de langue autrefois dénigrées, et *une seule* littérature française bigarrée et riche dans sa diversité.

Ana Coiug



Estudios de Lengua y Literatura Francesas
 número 16
 Pedro Pardo Jiménez (ed.)
La lecture dialogique
 Universidad de Cádiz, Servicio de publicaciones,
 2005

L'*Introduction* appartenant à Pedro Pardo Jiménez présente la thématique de ce numéro de la revue, respectivement l'interaction entre le texte et le lecteur et les



questions que la réception et la lecture du texte littéraire suscitent en tant que processus communicatifs. Il explique ensuite le titre : selon lui, la lecture est dialogique parce qu'elle « est dédoublement et recherche de l'autre, de cet autre qu'est l'auteur, mais aussi de cet autre qu'est le lecteur lui-même » (p. 10). Le caractère dialogique de la lecture est visible dans les trois sections de l'étude, consacrées à la question du genre, à la relation lecteur-texte, et au rôle de la lecture chez l'écrivain.

La première section comprend quatre articles. Celui signé par Elena Cuasante Fernández, « Du pacte autobiographique au mode de lecture : entre fiction et non-fiction », propose une révision de la notion de pacte autobiographique élaborée par Philippe Lejeune. Le pacte autobiographique est un instrument qui fait la distinction entre autobiographie et roman ou, plus généralement, entre le récit de fiction et le récit de non fiction. Il reste pertinent parce qu'il aide le lecteur à établir un mode de lecture factuel ou fictionnel.

René Godenne explique dans « De la lecture de la nouvelle française » « pourquoi la nouvelle est aujourd'hui plus un sujet d'études qu'un objet réel de lecture » (p. 11). Traitée comme genre mineur, la nouvelle est presque absente de la critique journalistique, des manuels d'histoire de la littérature, elle ne suscite plus l'intérêt des théoriciens du genre, ni des lecteurs (pas même des auteurs de nouvelles). La cause de ce manque d'intérêt est le fait qu'elle exige une modalité de lecture spécifique capable de s'adapter à sa nature et à sa diversité (un recueil de nouvelles exige une multitude de lectures, pas une seule lecture).

Le genre, ainsi que le montre Anna Joubert dans « L'horizon de nos attentes et la médiation générique », joue un rôle fondamental dans l'interaction texte-lecteur. La réception du discours littéraire se

construit à partir de nos attentes et les genres littéraires offrent un appui à la reconnaissance du lecteur, permettant qu'entre l'œuvre et lui s'instaure un dialogue.

L'article de Vincent Jouve, « Le lecteur et ses simulacres », constitue une synthèse des tentatives de théorisation du lecteur. Il apparaît que, dans la plupart des études, le lecteur est soit réduit à l'une des dimensions qui le constituent, soit enviagé comme un ensemble si complexe que sa description devient un objectif utopique. Après avoir examiné les problèmes posés par les deux façons d'aborder le lecteur, Jouve propose de placer au centre de l'analyse « *le lecteur spécifique* » (p. 60), « c'est-à-dire tout lecteur en tant qu'il est obligé d'adapter son rapport au texte à un genre particulier » (pp. 10-11).

La deuxième section s'ouvre sur l'étude de Carmen Camero Pérez, « La subversion dans la conformité : une lecture du fantastique griparien ». L'auteur analyse les techniques sur lesquelles se construit la singularité du fantastique dans l'œuvre de Pierre Gripari et s'intéresse à trois aspects essentiels : la substitution de la peur par l'ironie et l'humour, l'affirmation d'un fantastique de langage et le recours à l'intertextualité. Ce type de discours demande un lecteur actif, compétent et capable de mener à bien le nouveau pacte de lecture que le fantastique griparien lui propose.

L'article qui appartient à l'auteur de l'*Introduction*, « To read or not to read : sous la piste de Michel Tournier » sonde « les possibles qui dérivent de la lecture réelle lorsque celle-ci est confrontée à un dysfonctionnement textuel déterminé » (p. 12). Le lecteur doit choisir entre la lecture et la non lecture, ce qui montre que la réception du texte littéraire comporte des actes préalables à l'interprétation et qu'il y a des distinctions entre les notions de « lecture » et « interprétation », très souvent employées comme des synonymes.

« La figure du narrataire dans *Voyage au bout de la nuit* de L.-F. Céline », de Geneviève Salvan, explore le rôle du narrataire dans le roman à partir des emplois du pronom personnel *vous*. La fonction énonciative remplie par ce pronom sert à exciter l'émotion du lecteur. La subversion de l'écriture littéraire contamine la figure du lecteur qui ne doit pas s'identifier ou se distancier du narrataire construit par le texte, mais doit accompagner l'élaboration du discours littéraire.

Claire Stolz analyse dans « *Churchill d'Angleterre* d'Albert Cohen : un contrat de lecture problématique » la question du contrat de lecture de la littérature engagée. La définition de ce contrat, situé entre la lecture idéologique et la lecture littéraire, est influencée par les circonstances de publication et de réédition de l'œuvre, par la rhétorique et la scénographie construites par l'auteur. Le texte construit un contrat de lecture instable, toujours tendu entre les deux pôles, mais parlant pour un lecteur contemporain.

La troisième section comporte seulement l'étude de Francisca Romeral Rosel et Juan Manuel López Muñoz, « La part des lectures dans la construction de la personnalité d'Annie Ernaux », qui représente une réflexion sur la pratique de lecture chez cette auteure pour qui la lecture, la vie et l'écriture composent une relation dont l'objectif est de mettre en circulation son discours.

Adina-Irina Romoșan



Euresis
Cahiers Roumains
d'Études Littéraires
et Culturelles
numéro 2
**Le Destin d'Émile
Cioran**
été 2005

Le deuxième numéro des cahiers *Euresis* est consacré au destin du philosophe roumain Émile Cioran, dix ans après sa mort. La première partie du volume, intitulée *Au-delà des taches et des masques*, englobe des contributions des plus diverses.

Dans l'article *21, Rue de l'Odéon* Fernando Savater retrace sa correspondance et son amitié avec Cioran, racontant le mémorable dernier repas ensemble qui a eu lieu dans l'appartement de la Rue de l'Odéon. Abordant le thème des *Erreurs de jeunesse*, Constantin Zaharia traite des amitiés de Cioran avec certains légionnaires roumains et des idées antisémites introduites par Cioran dans sa *Transfiguration de la Roumanie*. L'étude d'Ion Dur porte sur la question du tragique chez le jeune Cioran vue en relation avec la foi religieuse et la tristesse d'Émile Cioran. Pour l'auteur de cet article, ce sont les premiers signes d'une révolte métaphysique qui va pousser Cioran dans une campagne contre l'existentiel.

Ion Vartic focalise son article sur le statut d'Austro-Hongrois (même marginal) que Cioran s'octroie en tant que citoyen de Sibiu. La justification de l'auteur en est l'enfance de Cioran, imprégnée par le culte de l'Empire des Habsbourgs. Selon Ion Vartic, Cioran a forgé son propre mythe « habsbourgien » en même temps qu'il a développé une véritable obsession pour l'autorité, transformée graduellement en nostalgie pour le pouvoir dictatorial.



Dans l'étude de
Mihaela-Gețiana

Stănișor les *Noyaux roumanesques à double facette* sont envisagés du point de vue de l'intrusion de la vie de Cioran (réelle ou imaginée) dans sa littérature. Au moyen du fragmentaire, Cioran reprend « l'anecdote de sa propre vie » (p. 51) pour en faire une méditation sur la question de la vie et de la mort.

Marta Petreu aborde un problème sensible dans l'œuvre roumaine de Cioran, notamment la question juive, telle qu'elle transparaît dans *Schimbarea la față a României (La Transfiguration de la Roumanie)*, ouvrage traitant du roumanisme et qui, en raison du côté douloureux que le problème revêt pour Cioran, a représenté un point cointroversé de son oeuvre. Marta Petreu pense même qu'Émile Cioran a dû regretter le fait d'avoir écrit ce livre. Après avoir invoqué l'atmosphère nationaliste dans laquelle la *Transfiguration* a été conçue dans l'entre-deux-guerres, l'auteur souligne que plus tard Cioran a précisé avoir radicalement changé d'avis, ce qui ne donne à personne le droit de rappeler son épisode dans l'extrême-droite.

Liliana Nicorescu évoque *Les masques de Cioran* aux prises avec sa double identité, juive et roumaine, tandis que Kuno Peter Murvai se penche sur les « liaisons dangereuses » d'Émile Cioran pendant les années '30 et sur le contexte dans lequel la « Jeune Génération » s'est intégrée sur la scène intellectuelle roumaine. L'article de Simona Drăgan traite également des rapports d'Émile Cioran avec la « Jeune Génération », mais cette fois selon la perspective de Mircea Vulcănescu, « l'idéologue des générations » (p. 90). Pour Aurélien Demars, Cioran est *L'homme sans destinées*, syntagme paraphrasant *L'homme sans qualités* de Musil. Cette étude s'organise sur trois dimensions, visant les trois manques du destin de Cioran : un destin

sans pays, sans histoire et sans volonté.

Si Irina Mavrodin voit Cioran en tant que saint et artiste à la fois dans une dichotomie gérée par le rapport entre la transcendance et l'immanence, Lăcrămioara Petrescu pense au « mal du temps » chez cet artiste qui ne s'imagine pas la mort du Christ, mais son insomnie.

La section *Cioran inédit* comprend les *Considérations sur le problème de la connaissance chez Kant*, tandis que la troisième partie, *Cioran et les autres : philosophes et écrivains* inclue des rapprochements entre Cioran et Kant, Nietzsche, Deleuze, Stéphane Lupasco, Gary et Gombrowicz.

Traitant de l'inconvenable chez Cioran, les études de la quatrième partie portent sur des questions des plus épineuses comme la négation du système, la diffraction identitaire, les amertumes de Cioran, les visages de la décadence, la sexualité et la prostitution dans l'œuvre de Cioran, pour finir avec un voyage dans la mémoire du philosophe. Le volume clôt sur une série de comptes-rendus d'œuvres critiques consacrées à Émile Cioran et à son œuvre.

Maria Mățel-Boatcă



Feminist Review,
numéro 79

**Latin America:
history, war and
independence**

Edited by
Catherine Davies
Palgrave
Macmillan
London, 2005

This issue of the *Feminist Review* focuses on various ideas regarding women's evolution throughout history, the

transformations of sexual differences, warfare and its legacy and perceptions of the women's bodies. All these apparently different topics are united by a common territory, that of Latin America, and a common main period, that of the 19th century.

The first article in the volume deals with colonial dependence and sexual difference as presented in the writings of Simón Bolívar, thus opening the cycle of articles dedicated to the Spanish-American Wars of Independence of the years 1810-1825. The anti-colonial discourse of Bolívar – from his *Cartagena Manifesto*, from the *Jamaica Letter* and from the *Address to the Ladies of Socorro* – is examined with a view to revealing the mechanisms acting in the construction of the notion of *feminine*, often understood as similar to weak, cowardly and subject to error.

Claire Brewster centers her article, *Women and the Spanish-American Wars of Independence* on the presence of women in the midst of armed confrontations, women acting not only as helpers, but also as active fighters in the Túpac Amaru Rebellion between 1780 and 1781, and in the independence struggles of 1810-1825. Brewster mentions the effective existence of women's battalions led by female captains such as Manuela Medina of Texcoco or Evangelista Tamayo.

When analyzing the matter of the Colombian Wars of Independence, Matthew Brown represents the changes in the conception of honour and masculinity due to the presence of foreign women by the side of the male adventurers taking part in these battles. As for the next study, written by Will Fowler and having the title *All the President's Women: the Wives of General Antonio López de Santa Anna in 19th Century Mexico*, it is conceived as an objective test of a recent assertion that at that time women were more influential than

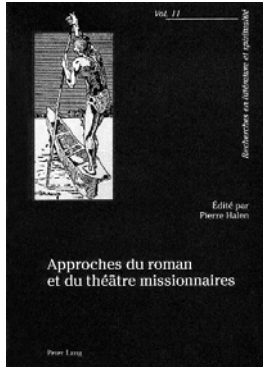
in previous periods, on the basis of the example of Santa Anna's two wives. If Santa Anna is supposed to have represented the 'archetypal *macho caudillo*' having concluded only marriages of convenience, Inés García, his first wife, appears to have enjoyed a certain type of freedom administering the *hacienda* alone and becoming a celebrated public figure. Furthermore, Maria Tosta, the general's second wife, never accompanied him during his exile and chose to live away from her husband for quite lengthy periods.

Another series of articles is dedicated to medical issues and to women's corporality within maternity. In *Nature, Nurture and Nation*, Charlotte Liddell presents Nisia Floresta's involvement in the breast-feeding debate both in Brazil and in France, with a precision that Floresta seems to have excluded black slave women from her vision of motherhood as a patriotic action. Dealing with feminine hysteria in 19th century Mexico, Frida Gorbach's article looks at the way medical discourse tried to palliate the ruptures in its coherence by referring to the feminine each time proper arguments fail. Laura Cházaro examines, in her turn, the interventions with forceps in late 19th century medicine, asserting that the use of these instruments is connected to a shift in mentalities regarding gender, race and national identities.

The last three articles, completed by a final dialogue section, focus on the patriarchal attitudes and values as they are intertwined in the creation of the Latin-American states. The article on *Ambiguities and Ambivalences in Making the Nation: Women and Politics in 20th-century Mexico* examines the role of women in the creation of the state of Mexico, whereas the following study analyses a particular case, that of the Chilean poet Gabriela Mistral, and the last article of this section treats the

matter of *Embodying Memory: Women and the Legacy of the Military Government in Chile* with details about the prohibition of abortion as ‘a form of human rights violation’ (150). After a dialogue with the Chilean novelist Diamela Eltit, the issue ends with several book reviews of specialized works.

Maria Măţel-Boatcă



Pierre Halen (ed.)
Recherches en littérature et spiritualité,
 vol. 11,
Approches du roman et du théâtre missionnaires,
 Peter Lang SA,
 Berne, 2006

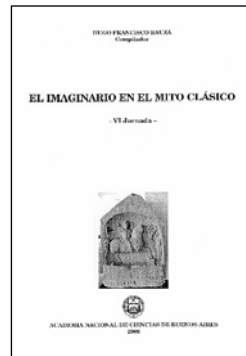
The articles composing the volume (proceedings of the seminars organised at the University of Metz, now “Paul Verlaine University”, on September 17 and 18, 2002), have as a common background the interest for the connection between *literature and spirituality*, the idea of *conversion* and its literary representations, as the editor postulates. The group of research the authors are part of, entitled “Littérature et spiritualité” (“Literature and Spirituality”) and part of The Centre of Research “Ecritures” (“Writings”) also had as a starting point the idea of change, with its reference to Otherness and in connection to post-colonial studies (focused on the cultural history of Central Africa). A “forgotten or neglected continent”, this literary history recovering missionary texts

speaks both of a local reality and of a sort of self-projection before the Other. The reader or/ and the spectator of the texts which make the object of study for these articles are supposed to be both local and global, belonging both to old or new Christian societies. The detailed case-studies are organised, by their theme, in three sections, entitled *Approches du roman et du théâtre missionnaires en Afrique*, *Sensibiliser l'Europe* and *Ecriture littéraire et mission*. The first article, that signed by Charles Djungu-Simba K. (University of Anvers), has as an object the text of George Six (a vicar from Leopoldville, in the Belgian Congo), *Pardon des offenses* (*The Forgiving of Trespasses*). Although the play was written in lingala (one of Congo’s four national languages), the author of the article could gain access only to its French version, which appeared in 1954. Departing from the image of an African Christian mission, as followed in the play, Charles Djungu-Simba K. analyses the social and religious context in Congo, the symbolic couple *Christian believes and practices and Christianity as civilisation versus traditional rituals of magic*, also seen as a confrontation between *Good and Evil*. The ideal society the vicar suggests is a typical missionary image of the “Christian kingdom”, underlining the educational spirit of the play. Another researcher, Antoine Muikilu Ndaye (from The National Institute of Arts of Kinshasa), is interested in *The Dramatic Works of Father F. Bontinck in the Context of Missionary Theatre of “Pères de Scheut” in Congo*. The author works on the local review, *Missions de Scheut*, the official paper of the Congregation, but also on other two periodicals from the Belgian Congo. On the basis of these publications, the researcher reviews and analyses the local dramatic activity, part of the evangelizing work of the missionaries of *Pères de Scheut* in the first half of the 20th century. In the second

section of the volume, the one dedicated to European reactions towards missionary literary accounts, Brigitte Brasseur-Légrand writes about the history of martyrs from Uganda and its diffusion in Belgium. The authors follows, in a complex analysis, the historical accounts, the reaction of the Catholic Church (which beatifies the martyrs), observing the way the “golden legend” is to be found in literary or visual representations. Johan Lagae’s study focuses on a typical missionary figure, the Master-Builder Father of the Congregations of “*Pères Blancs*”, also in Congo, during the period of 1935-1960. The author speaks of a structure of positions in a mission, of the place (considered by Lagae as “privileged”) of the Master-Builder Father (who also has religious activities, but is not priest), and the representations of this figure in different missionary textbooks or periodicals, sometimes part of a literary and visual strategy of attracting new members for the mission. Jacques Marx follows the literary activity of Father André Dupeyrat, a missionary and a writer, from the French mission in Papua. The author places the missionary’s work in connection with the local reality, the adventure novel stereotypes, the Christian prose at the beginning of the 20th century and the reactions his writings (supported by some literary figures such as Paul Claudel) has aroused in France at the time. Pierre Halen (“Paul Verlaine University”, Metz), also the editor of the present collection, introduces the problem of the missionary and the anti-slavery perspective, producing a case-study on *Sang noir. Scènes de la vie esclavagiste dans l’Afrique équatoriale* (1893), the novel of Abbot Lucien Vigneron. He analyses the multiple cross-cultural issues raised by the writing, such as the relation *Africans* and *Europeans* or the representations of the Black in the context of slavery. Another case-study, that of Honoré Vinck (*Æqua-*

toria Centre), deals with the figure of Alfons Walschap, a Flemish missionary, interested in music inspired by the African rhythms, but also in the literary work (his writings being also composed in Flemish). The author of the article analyses some important themes Walschap followed, such as religious conversion, culture and faith, mixed races etc., enriching his research by adding a literary fragment belonging to the missionary.

Andrada Fătu-Tutoveanu



Hugo Francisco Bauzá (dir.)
El imaginario en el mito clásico
 VI Jornada del Centro de Estudios del Imaginario, Academia Nacional de Ciencias de Buenos Aires 2006

The volume is the result of the 6th reunion of the Centre of Studies of the Imaginary from Buenos Aires (CEDELI), a titular member of the *Groupe de Recherches Européennes Coordonnées. Centres de Recherches sur l’Imaginaire*, France, (CRI). The session gathered Argentinean researchers interested in the field of the imaginary, which had presented the results of their studies on August 25 and 26, 2005. As the editor feels it is necessary to explain the use of the key-concept of “imaginary” the studies deal with, he sketches a short historical presentation, inclining for Gilbert Durand’s theory and definition. Focused on the analysis of certain Greek and Latin



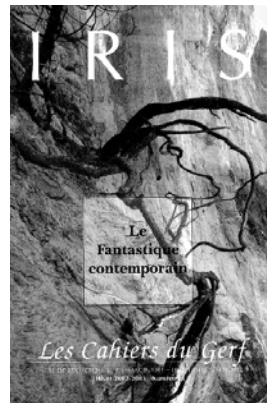
myths and the way in which their symbolical and semantic charge has developed, the contributors to the volume had chosen a common – interdisciplinary – perspective. The collection of studies also comprises a study of the French researcher Joël Thomas, professor at the University of Perpignan, had presented at an International Colloquium on the Mythical Thinking (Figures, Methods and Practices), Lyon and Brussels, 2005. Thomas's study, *Gilbert Durand and Mythoanalysis*, also opens the volume, speaking of the role Durand has played in the hermeneutical tradition on myths. By adopting a systemic view, Durand spoke of a complementary approach (neither exclusion, nor fusion) between the mythical memory and the development of myths through different avatars, a *unitas multiplex*. Departing from this approach, Thomas studies two pairs of examples, a synchronic one (the complex relation between Apollo and Dionysus in classical Greek culture) and another built diachronically (the modern conversion of classical myths in films like *Troy* and *Alexander* or of mythical structures in some sports such as car racing or rugby). The second article, entitled *The Equestrian Myth and the Transmission of the Heroic Imaginary* and signed by Francisco Marshall, brings as a reference the study of archaeological proofs in a historical approach of the image of the Knight or Rider. It is also interested in its genesis or appearance in the Mediterranean area, its persistence in the mythical memory and the processes of its transmission as a visual code to the Christian iconology (the St. George's icon). The origins of this mainly visual representation, as Marshall rightly suggests, are related to the Iron age and the Eurasian domestication of the horse, event which led to an entire reconfiguration of the aristocratic profile, which from now on involved the image of the Hero as a

Rider, a profile which is inherited by the Greek and Roman great tradition and through them, by the Renaissance. An interesting analysis is that operated by the archaeologist over the representations discovered in the Romanian province of Dobrogea (at Histria mainly), and placed under the typical figure of "The Thracian Rider", whose attributes are inherited by the Byzantine St. George. Another researcher, Leandro Pinkler, builds his study on the *Orpheus and the Greek Mystique* around the specificity of orphism in relation to other expressions of the Greek religion (Dionysian cults, the Mysteries from Eleusis, Pitagorism), trying to establish its origin, its avatars and legacy to the Greek philosophy. Departing from the same philosophical nucleus (Plato mainly), the study of Francisco García Bazán is interested in *The Myth of the Androgynous and the Human Nature (The Classical Nucleus and Hellenistic Irradiances)*. The researcher follows the principle of the union of complementary opposites in a historical view (over the traditional and esoteric context), from Indo-Iranian, Sumerian and Arcadian or Egyptian representations of androgynous divinities to the Greek pantheon and the platonic dialogues. A second stage refers to some Gnostic authors and other early Christian writings (such as The Gospel of St. Thomas), the androgyny being either a nucleus of Creation or a purpose in order to gain access to Paradise. In his study, *The Image of the Father in the Classical Myth*, Raúl Ballbé is interested in the conflictual dimension of the Father and Son relationship (seen as a complex of power) in the Greek mythology. The Greek cosmology, Ballbé observes, is based on this authority and the undermining of it (chaos/ cosmos, the Titans and Zeus etc.). Next, he discusses the representations of this conflict in Greek and then Latin classical literature (Sophocles, Euripides and respectively, Plautus and

Terentius). Another text, that of Bernardo Nante places in relationship the Classical myth of the Golden Fleece and the Alchemic tradition. The first appears with a new significance: a symbol of the goal of the Alchemic operations. Other interpretations of the symbol see it as a symbolical *sieve or a filter* for gold, as a symbolical *voyage* (as the oldest interpretation correlated to Jason's quest) and eventually, a complementary image, that of a *book*. "The Golden Fleece – Nante observes – alludes to a visionary key; written in Golden letters, it is the immobile motor of the adventure, of the voyage to the Orient, of the gold from the Orient". *The Mythical Representation of Evil. A Philosophical Revision from Paul Ricoeur's Perspective*, Cristina Micieli's study, approaches, by following Ricoeur's steps, several myths connected to the appearance of Evil in different mythologies. The idea of Evil is followed from the Babylonian epeope and the problem of the originary violence (*the Creation drama*), ambivalent in its act of destruction of chaos /creation of cosmos, then in the idea of frailness and lability of the human nature (the Adam's *myth of the Fall*), in the *tragic myth* (the hero and his destiny, the "Evil god") and finally in the idea of the ambivalence Good/ Evil in the duality Soul/ Body (*Soma/ Sema, logos/ bios*) in the *myth of the unearthly soul* ("alma desterrada"). In his *Coriolanus, Character of Contemporary Theatre*, Jorge Dubatti speaks of a recent Argentinean play, Eduardo Pavlovsky's *Volumnia* (2002), which re-writes Shakespeare's classical *Coriolanus* in a game of influences and translations which Dubatti follows: an English Renaissance play, based on a translation from Plutarch, re-interpreted through a Spanish translation and reconverted to a play which speaks about Argentine and its social and political problems. Another researcher, Graciela C. Sarti, writes a comparative study on the

mythical figures of Hephaestus and Daedalus, connected by their "technical abilities", by the idea of the Fall, also by their relation to Goddess Athena, by their ambiguity etc., speaking of the two figures as Greek mythical variants of resolving the conflict between tradition and progress. Finally, Silvia's Chorroarín's study discusses Hegel's reflections on the fight of the Olympians with the Titans inside his system, involving the transgressions from symbolical to classical art, the concept of "beautiful ethics" (*Schöne Sittlichkeit*) and eventually the dissolution of classical art and the modern ethics, a time of the alienated individual, who cannot revive the concept of *polis* and its implications.

Andrada Fătu-Tutoveanu



Iris
Les cahiers du
Gerf
numéro 24
**Le fantastique
contemporain**
Grenoble
éds. Ellug
hiver 2002-2003

Le numéro 24 des *Cahiers du Gerf* réunit les Actes de la journée d'études du Groupe d'études et de recherche sur le fantastique du 14 décembre 2001. Dans la Préface, William Schnabel annonce l'intention du *Gerf* d'élargir son champ de recherche. Par conséquent, les études sur le fantastique seront complétées et enrichies



par des recherches sur des genres apparentés.

Selon Schnabel, l'investigation de ces genres ouvre des perspectives inédites sur les multiples façons d'exprimer l'imaginaire ainsi que sur les mécanismes qui régissent le fonctionnement de la société. Conformément à cette nouvelle tendance, les signataires des vingt-neuf articles inclus dans ce numéro prennent en discussion des questions soulevées par le fantastique contemporain mais aussi par ses avatars, la science-fiction et la *fantasy*.

L'article d'Anne Besson « Les nouveaux immortels : le succès des séries télévisées fantastiques destinées au public adolescent » ouvre le numéro avec une étude sur l'impact social du fantastique présent dans les feuilletons télévisés. La spécialiste des paralittératures française et américaine cherche les secrets du succès des séries fantastiques diffusées par la télévision auprès des adolescents dans la cohabitation des deux genres différents : le fantastique et le récit adolescent. Selon elle, les créateurs de ce type de feuilletons misent sur la symbiose entre ces deux genres. Les codes du fantastique sont mis en accord avec les préoccupations de la jeunesse américaine, tandis que les codes du récit adolescent sont confrontés au fantastique par le truchement de la mise à distance ironique.

Dans « Anne Rice : Le vampire entre modernisme et tradition », Daniela Soloviova-Horville, spécialiste de la culture slave confronte la figure du vampire dans les productions littéraires du XIX^e siècle aux vampires modernes d'Anne Rice. Cette approche de facture comparatiste se propose d'établir la proportion des éléments novateurs et traditionnels dans la fiction de l'écrivaine américaine. L'examen de l'évolution des apparences physiques du vampire révèle la disparition du côté bestial et effrayant. À l'opposé des monstres dépeints par Stoker ou Polidori, les vampires mo-

dernes empruntent le physique humain, placé sur le signe de la perfection. À part l'humanisation physique, Daniela Soloviova-Horville remarque le développement d'une nouvelle dimension psychologique chez le vampire qui confère de l'épaisseur à ce type de personnage. Cette évolution se réalise grâce à l'acte civilisé et civilisateur de l'écriture qui donne de la cohérence à l'existence erratique du vampire. À travers l'écriture, les pulsions bestiales sont orientées vers la création artistique et les activités intellectuelles.

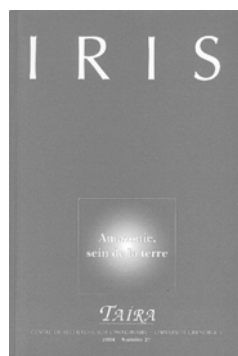
L'article de Francis Berthelot « Les fictions transgressives depuis 1990 » propose une incursion théorique dans l'univers des créations littéraires situées à la lisière de *la littérature générale* et des *littératures de l'imaginaire* qu'il aborde sous la désignation de *fictions transgressives*. Dans son exposé, Berthelot isole deux grandes catégories de transgressions qui opèrent séparément ou simultanément à l'intérieur de ce type de textes : la transgression de l'ordre du monde et la transgression des lois du récit correspondant à deux approches différentes : l'approche thématique et l'approche structurale. L'analyse des techniques de la transgression montre que les fictions transgressives reposent sur une double violation de l'ordre en place. D'abord, elles jouent sur le rapport réel/imaginaire en insérant dans le récit des éléments qui perturbent notre monde. Ensuite, elles brouillent le rapport réalité/fiction par l'intermédiaire de la déconstruction du récit.

William Schnabel boucle le volume avec « Le fantastique rattrape le réel », un article fascinant sur le glissement de la fiction dans la réalité au cœur de la société occidentale d'aujourd'hui. Son étude qui s'appuie sur l'analyse d'un grand nombre de textes montre que la littérature fantastique contemporaine est une représentation de la réalité empirique. D'après Schnabel, les créations littéraires fantastiques de nos jours

fonctionnent comme un miroir de la société actuelle. Grâce à son pouvoir mimétique la littérature fantastique relie les mondes intérieurs et extérieurs afin de nous offrir une image claire de nous-mêmes, de nos aspirations et de nos peurs. Le foisonnement de textes récents écrits autour des thèmes comme la perturbation climatique, la pollution de la planète, l'intelligence artificielle ou le clonage représente, en effet, le symptôme d'une crise profonde traversée par l'humanité au début de la nouvelle millénaire.

À part la diversité de genres abordés, ce numéro des *Cahiers du Gerf* se remarque par le large éventail des formes d'expression investiguées. À la littérature s'ajoutent la cinématographie, la peinture, la sculpture et la bande dessinée. La grande richesse des perspectives sur les nouvelles tendances du fantastique livrées par ces articles, ainsi que la présence d'un nombre impressionnant de chercheurs appartenant à plusieurs nationalités font de ce numéro une excellente source d'information pour tout lecteur qui s'intéresse à l'étude de l'imaginaire. La grande richesse des perspectives sur livrées par ces articles, la diversité des domaines de recherche abordés (anthropologie, imago-logie, études littéraires, archéologie, histoire, philosophie), ainsi que la présence des auteurs centres universitaires recommandent le premier numéro de la collection Hekateia comme un excellent instrument de travail pour tout chercheur des sciences humaines.

Vlad Georgian Mezei



Iris

Les cahiers du Gerf
numéro 27

**Amazonie, sein de
la terre**

Centre de recherche
sur l'imaginaire
Grenoble 3
2004

Ce numéro commun des revues *Iris* et *Taira* rassemble l'essentiel des travaux franco brésiliens autour du programme CAPES / COFECUB 98N, intitulé « Amazonie, nouvelle approche de ses mythes », basés sur une collaboration avec les Amazoniens eux-mêmes, afin que les résultats soient vraisemblables et pertinents.

Les articles sont regroupés selon des approches littéraires, sociologiques, géographiques et ethnographiques, sans avoir en vue une analyse exhaustive du sujet autour duquel la revue a été conçue, c'est-à-dire le mythe de la forêt, le mythe amazonien par excellence. L'étude qui lui est consacré s'ouvre par sa présence dans le récit littéraire (7 articles réunis dans le chapitre *Le Mythe de la forêt dans sa transcription littéraire*), en faisant référence à l'écrivain portugais José Maria Ferreira de Castro, dont l'œuvre *Forêt Vierge* témoigne de l'existence d'un lien incontestable entre le livre et l'espace évoqué. Il s'agit de la représentation d'une réalité propre aux régions amazoniennes : la selve et l'homme qui en est le prisonnier, en touchant ainsi la réalité sociale amazonienne telle qu'elle nous est révélée par le regard de l'écrivain porté sur le *seringal* (des territoires de la forêt amazonienne voués à l'extraction du latex).

L'imaginaire amazonien a été une source et objet d'étude pour beaucoup d'écrivains, en allant de Michel de Mon-



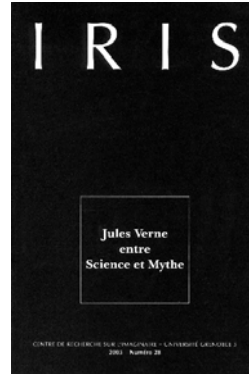
taigne jusqu'à l'Amazonie de Jules Vernes de son roman *La Jangada*, où il entrevoit la fin des peuples nomades, en mettant l'accent sur l'acceptation des mœurs corrompues des Blancs qui accroît la perte de la culture de la population indigène.

Après ce parcours littéraire, nous découvrons les mythes amazoniens (8 articles réunis dans le chapitre *Mythographie générale de l'Amazonie*) en commençant directement par l'explication de la provenance du syntagme « mythe amazonien », construction imaginaire européenne, puis passant par celui du Couroupira (le dieu qui protège les forêts), par les mythes du bonheur perdu, le mythe de la Ville en crise (il s'agit de la ville de Manaus, qui entre 1920-1967 a connu une période de profonde dépression due à la chute des prix du caoutchouc naturel), le mythe du sauvage et celui d'El Dorado.

Les chapitres qui clôturent cette incursion dans le monde amazonien (*Mythe et communication* et *Mythe et politique* qui réunissent chacun 3 articles) nous introduisent dans la façon dont l'art (le théâtre) et les médias (la télévision avec ses « télé-novelas » et la télévision française) reprennent et recréent le mythe de l'Amazonie, tandis que l'espace politique insiste sur l'absence d'une continuité culturelle.

Les derniers articles sont des analyses qui portent sur divers sujets : une approche des certains écrivains tels le portugais Vergilio Ferreira et le brésilien Jorge Amado, une analyse du roman *Chiquinho* de Baltasar Lopes et *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, tout comme des analyses sur la poésie, le rire dans le folklore verbal ou la fondation d'une tribu berbérophone du sud-est marocain.

Anamaria Sabău



Iris
Les cahiers du
Gerf
numéro 28
**Jules Verne entre
science et mythe**
Centre de
recherche sur
l'imaginaire
Grenoble 3
2005

Ce volume de la revue *Iris* représente un hommage porté à l'œuvre fictionnelle de Jules Verne, qui impressionne par son envergure et par son impact culturel à travers le monde. Ce qui est remarquable chez lui, c'est l'imagination débordante de l'auteur et sa faculté étonnante à inventer des personnages campés dans des décors exotiques, ainsi que sa profondeur mythique, qui relève du talent de l'écrivain à associer la science et l'aventure. Dix-huit articles, écrits en français et en anglais, contribuent à remettre à l'attention des lecteurs ce romancier bien connu et à la fois souvent ignoré par les universitaires et le grand public et s'interrogent sur les raisons qui placent Verne au rang des plus grands écrivains du monde. L'étude s'organise sur trois sections : « Bilans critiques », « La rencontre des mondes chez Jules Verne » et « Le roman vernien. Poétique et paratextes ».

Une introduction consistante, écrite par William Schnabel, retrace le parcours existentiel et littéraire de Jules Verne, qui est considéré comme le père de la science-fiction, bien que ce genre n'existât pas à l'époque pour qualifier son œuvre. Après sa mort, c'est son fils Michel qui publia ses manuscrits inachevés et continua même quelques autres à partir des notes laissées par son père.

Simone Vierre parcourt quelques lectures de Jules Verne, hier et aujourd'hui, et rappelle les thèmes importants qui attirent l'attention même à présent, tels la descente aux enfers, la quête identitaire, le voyage initiatique, la découverte de mondes inconnus. Elle définit son œuvre comme un grand poème homérique, dont les images ont le poids de permettre le rêve au-delà du simple intérêt pour les voyages et révèlent une forte parenté avec les images mythiques, qui touchent aux grands archétypes de l'imaginaire humain : l'imaginaire de la terre et la découverte du lieu secret. Jean-Michel Margot propose une histoire des études verniennes sur le plan mondial, cent ans après la mort du romancier, et fait une présentation succincte des manifestations littéraires, centres de recherche et de documentation, exégèses, publications de textes inédits, sites Internet, pour démontrer le grand intérêt suscité sur le globe par la création de Verne. Un intéressant rapport des œuvres de Jules Verne aux idées des stoïciens (Cicéron, Sénèque, Plutarque, Diogène Laërce, Epictète) est présenté par Alexandre Tarrieu, qui considère que l'écrivain se trouve souvent dans la logique des idées de ces philosophes.

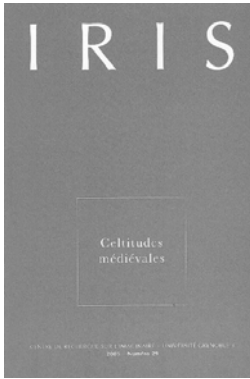
Lucian Boia analyse la signification des points cardinaux dans la série des *Voyages extraordinaires* de Jules Verne, à travers la promenade (proposée par l'écrivain) dans tous les coins du globe. Cependant, le Nord est privilégié et le monde anglo-saxon domine les aventures, mais les autres territoires ont leur place bien établie aussi. L'auteur tente de concilier l'Occident, noyau de la civilisation technologique, et le reste du monde. Par l'intermédiaire de Danièle Henky, nous assistons à une démonstration de l'originalité de Jules Verne par rapport à ses prédécesseurs en ce qui concerne le roman d'aventures et le succès qu'il a remporté avec ce genre. Au XIX^e siècle, les progrès des connaissances et le

développement des communications et des sciences donnent une nouvelle impulsion aux récits de voyages et l'écrivain exploite justement la passion des gens pour les histoires fantastiques et les aventures inouïes. Une approche anthropologique des romans de Jules Verne nous est proposée par Thierry Santurenne. L'intuition extraordinaire de l'écrivain lui a permis d'observer et d'exploiter les particularités ethnologiques, mythiques et religieuses de son temps et d'analyser le réel dans toutes ses dimensions.

Le roman *Voyage au centre de la Terre*, l'une des composantes principales d'une œuvre à la fois géographique et historique, est disséqué par Lionel Dupuy et témoigne de la dialectique du temps et de l'espace, où l'imaginaire de l'auteur et celui du lecteur s'évadent sans limite. De son côté, Frédérique Calcagno-Tristant propose une approche sémio-cognitive des illustrations de dévoration dans le roman *Vingt mille lieues sous les mers*, le plus célèbre des *Voyages extraordinaires*. Les gravures d'Alphonse de Neuville représentent le support pour l'éducation de l'enfant, le jeu instructif qui contribue à sa formation et l'intention de dévoration est choisie pour faire peur et pour inciter. Une étude détaillée et pertinente du terme de fantaisie, qui regroupe deux acceptions : plaisanterie et rêverie, est réalisée avec finesse par Vincent Tavan. La fantaisie se trouve en relation étroite avec la science et par cette alliance l'auteur a réussi à constituer un nouveau genre littéraire, le roman scientifique.

Quelle meilleure conclusion que cette idée d'Albert Einstein selon laquelle l'imagination est plus importante que la science et la connaissance, car elle n'a pas de limites et permet la rêverie au plus haut degré.

Camelia-Meda Mijea



Iris
Les cahiers du
Gerf
numéro 29
**Celtitudes
médiévales**
Centre de
recherche sur
l'imaginaire
Grenoble 3
2005

Le numéro 29 de la revue *Iris* renferme les débats scientifiques des participants à une journée d'étude consacrée à l'héritage celte dans le Moyen Âge européen, qui s'est déroulée le 24 mars 2003, à l'initiative de l'Association des amis de Études celtiques, au Lycée Henri IV de Paris. L'objectif de la rencontre a été d'analyser les traces d'héritages plus anciens, en particulier celtes, qui ont marqué les cultures médiévales, donc d'étudier le métissage de l'imaginaire médiéval et de la vieille culture celte de l'Europe et de reporter au premier plan les racines celtes et scandinaves de l'Europe, qui sont au moins aussi importantes que les celles gréco-latines.

L'éditorial de Philippe Walter rétablit l'importance du Moyen Âge dans le contexte historique, en partant de la redéfinition du terme « moyen » et en continuant par l'établissement des frontières de cette époque et par l'évocation de la création artistique imprégnée des vieux mythes des peuples celtes.

Bernard Robreau s'occupe de l'héritage celte dans l'hagiographie médiévale. Quelques textes essentiels du domaine (*Passion de saint Vincent d'Agen*, *Chronique de Fontenelle*, *La vie de saint Méen*,

La vie de saint Eusice), ainsi que les thèmes majeurs traités, tels les rituels pratiqués, les miracles accomplis par les saints, le rôle des animaux et des divinités, la décapitation en tant que persécution suprême, le rejet de la terre, la femme aux trois seins sont évoqués pour mettre en lumière le riche témoignage que nous avons de cette époque-là. Les vies des saints carolingiens, dont la plus prégnante est celle de Saint Guérolé, nous indiquent l'existence ancienne à l'abbaye Landévennec d'un système de christianisation des quatre grandes fêtes du calendrier celte.

Véronique Guibert de la Vaissière dédie une belle étude à Guilhem (Guillaume) d'Orange, dont la légende est le fruit de l'adaptation de récits existant dans la tradition orale et de la transposition de croyances et de thèmes très archaïques. À l'époque pré-chrétienne, l'itinéraire personnel de Guilhem représente un parcours initiatique marqué de combats contre les géants et le diable, un itinéraire symbolique ponctué de passages obligatoires, d'indices qui démontrent une mythologie antérieure au christianisme, une *Imago mundi* exprimée dans un développement temporel. Si les mythes sont la « langue des dieux », un métalangage par lequel les dieux communiquent aux hommes, il faut les remettre en question, afin de comprendre les symboles et les traditions populaires.

L'intervention de Jean Batany porte sur le mythe du « mari aux deux femmes » dans les deux Bretagne et l'Irlande, par une étude comparatiste, en intégrant la culture celte dans un ensemble indo-européen et en mettant sur le même plan les textes occidentaux et orientaux. Les textes qui constituent le point de départ pour cette analyse sont extraits l'un de la littérature occidentale, l'autre de celle orientale : le roman *Ille et Galeron* écrit en français par Gautier d'Arras vers 1170, respectivement *Katha-Sarit-Sagara* réécrit

en sanscrit par Somadeva au XI^e ou XII^e siècle, qui raconte l'histoire du roi Udayana.

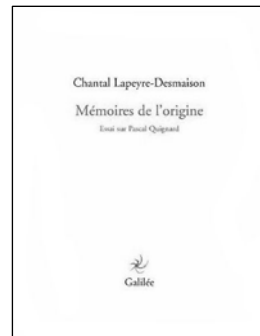
Jean-Jacques Vincensini étudie le roman de Mélusine écrit par Jean d'Arras en 1393, dont le charme tient à la présence énigmatique d'une femme de l'autre monde qui se pare des semblances d'une divinité du paganisme celtique. Mélusine, ancêtre des Lusignan, et ses deux sœurs, forment une admirable triade qui rappelle le trio irlandais des Macha dont parla jadis Georges Dumézil. Dans la communication de François Delpech sont analysés les textes ibériques qui font allusion à la légende du roi Arthur. La légende arthurienne, bien connue en Espagne et au Portugal, a donné lieu à maintes réélaborations. L'auteur poursuit une curieuse tradition (attestée dans le *Don Quichotte* de Cervantès) où Arthur se serait métamorphosé en corbeau, croyance qui s'explique si l'on étudie les mythes celtes relatifs aux corvidés.

Une section consacrée au conte met en lumière des aspects intéressants. Claude Fintz propose un débat sur le champ corporel et communautaire du conte. Son hypothèse est que l'acte de conter est un prétexte à la constitution d'une corporéité imaginaire communautaire et que c'est une performance collective. Pour Véronique Costa, *le Sopha* de Crébillon représente la mise en place d'un réseau de corps (corps du conteur qui gesticule, corps de l'auditoire, écriture du corps), donc une poétique du rapport, une passerelle rythmique entre les êtres. Claude Guméry-Émery et Noémie Auzas développent des études sur le texte *Solibo Magnifique* de Patrick Chamoiseau, qui est en fait un roman sur le conte, dans lequel on déplore la disparition inexorable du conte antillais.

Nous ne saurions conclure sans reprendre l'idée commune des études qui composent ce recueil et qui sont d'accord que l'étude de la celtitude médiévale pourrait élucider beaucoup de questions sur

les fondements religieux et culturels d'une Europe toujours en quête de sa mémoire.

Camelia-Meda Mijea



Chantal Lapeyre-Desmaison
Mémoires de l'origine – un essai sur Pascal Quignard
Paris
Galilée
2006

Il est écrit sur le quatrième de couverture du deuxième livre des *Petits traités* de Pascal Quignard : « *Les Petits traités* ne sont ni des essais ni des fictions. Cela n'entraîne dans aucun genre. C'étaient de courts arguments déchirés, des contradictions laissées ouvertes, des mains négatives, de apories, des fragments de contes, des vestiges. Je ne retenais que ce qui du temps était rejeté par l'Histoire tandis qu'elle prétendait écrire sa grande narration mensongère. » Ces écrits furent longtemps refusés par de nombreux éditeurs.

En résumé, une écriture souvent éparse, car fragmentaire et difficilement abordable, car naissant d'un refus des genres. A l'autre bout de la plume, un écrivain marginal depuis bien des années, puisant le plus souvent dans un autre temps, dont l'Histoire ne veut toujours pas. Le lecteur s'aventurant au-delà des *Traité*s se rend vite compte qu'il y a de quoi être déconcerté. Comment saisir ce « présent passé, passé présent » au cœur des livres ? Ancienne « thésarde » sur Pascal Quignard, lectrice passionnée de son œuvre, Chantal



Lapeyre-Desmaison prend pour but de dénicher le liant de ses écrits. Paru en 2006 chez Galilée, *Mémoires de l'origine – un essai sur Pascal Quignard* postule la mémoire comme principe d'articulation d'une œuvre foisonnante. Deux aspects sont mis en évidence dès le début : la mémoire n'est pas seulement un élément passif, permettant la conservation, mais aussi – et surtout – un élément actif car vecteur de conscience de cette conservation. Partiellement et volontairement – me semble-t-il – tributaire au style de l'écrivain, l'essai connaît lui aussi de fréquents retours en arrière, des reprises du même fragment afin d'étayer plusieurs argumentations.

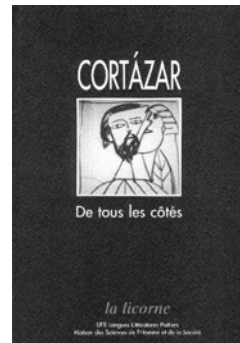
L'écriture quignardienne se soumet aux rigueurs de la rhétorique par un souci de la langue, et par une « conscience inquiète du langage » (p. 13). Se nourrissant fréquemment des idiomes généralement considérés « morts » (le latin et le grec ancien), Pascal Quignard prend le parti d'une remémoration créatrice. Le mot ancien vient compléter le « moderne » dans une tentative de fusion de tous les temps. L'essai sur Quignard montre comment, habitée par le jadis, son œuvre témoigne de sa préférence pour les « vies minuscules » en tant que vecteurs de mémoire. Une troisième partie dresse le tableau d'une poétique de la mémoire justifiant le penchant de l'écrivain pour le fragmentaire et la pratique de la citation comme voix seconde de l'autre qu'il a lu. Mais quel est le portrait de cet écrivain-lecteur qui s'esquisse après avoir pris connaissance de tous ces aspects ? Une quatrième et dernière partie l'ébauche, mais il n'y aura jamais de signature sur la toile : on est en pleine attente du « livre à venir ».

Et Chantal Lapeyre-Desmaison de conclure par trois images empruntées à la mythologie. Le bouclier que Persée tend à Méduse est l'œuvre où la langue se con-

temple et se fige. Ensuite, la page est un miroir où Narcisse-écrivain ne se reflète pourtant jamais ; en échange elle permet la réflexion moirée d'un visage anonyme : celui du lecteur. Enfin, la figure d'Orphée qui ne se lasse jamais de scruter le passé.

Après maints articles consacrés à ce grand inclassable, cet essai vient combler une certaine timidité face à une œuvre polymorphe. Tout est là qui permet de saisir l'essence – une essence possible – des écrits de Pascal Quignard. Et qui invite à une « lecture opiniâtre » (p. 10). Un conseil pourtant : *Mémoires de l'origine* serait mieux compris après avoir pris connaissance du livre d'interviews réalisées par Chantal Lapeyre-Desmaison en 2000 : *Pascal Quignard le solitaire*, paru chez Les Flohic en 2001 (réédition Galilée 2006).

Bogdan Veche



La Licorne
volume dirigé par
Joaquín Manzi,
**Cortázar, de tous
les côtés**
Poitiers
Maison des
Sciences de
l'Homme et de la
Société
2002

Ce volume de *La Licorne* est consacré à l'une des plus troublantes consciences de nos temps, l'écrivain sud-américain Julio Cortázar. Ce recueil débute par un Avant-Propos de Joaquín Manzi, qui nous indique le dessein et les perspectives de la démarche, ainsi que la justification du choix du titre, « Cortázar, de tous les côtés ». Celui-ci renvoie à la multiplicité des aspects de œuvre de l'écrivain, dans la tentation d'élargir l'espace créatif cortázarien au-delà

des deux facettes qui en ont longtemps été considérées comme les deux dimensions uniques (le récit et le roman). Le recueil tente de regrouper, dans quatre sections — *Avant e(s)t après*, *Lire e(s)t réécrire*, *Texte e(s)t image*, *Penser e(s)t s'engager* — l'étendue de l'espace créatif de Cortázar et en même temps l'approche critique des contributeurs à ce volume. Très intéressante est l'option des titres de ces sections, qui jouent sur l'homophonie de la conjonction *et* et du verbe *est*. On peut remarquer dans les exposés de ce numéro l'évolution et la continuité dans le temps de l'œuvre de l'écrivain, ainsi que le parallélisme entre les différents registres de celle-ci : avant / après (écriture de jeunesse / écriture de maturité), lire / réécrire, texte / image, penser / s'engager. Au total, vingt-trois articles composent le volume, présentés en français et en espagnol.

Tout comme Manzi le fait remarquer dans l'Avant-Propos, les « autres côtés » de l'œuvre cortázarienne ont été étudiés par des générations différentes de critiques (ceux qui ont connu l'écrivain, comme Saúl Yurkievich et Sergio Ramírez, ceux qui ont contribué à la diffusion de son œuvre par les livres publiés, comme Lourdes Dávila et Daniel Mesa Gancedo, et finalement ceux qui, très jeunes, étudient son œuvre dans la tentation d'y apporter de nouvelles approches critiques).

Aimé et controversé, Julio Cortázar a été un révolté de la littérature de son époque. C'est le sujet de l'article de Nour-Eddine Rochdi, qui passe en revue les traits caractéristiques de la personnalité de celui-ci. L'écrivain a toujours refusé d'écrire une littérature engagée et politisée. Pour lui, la littérature ne devait pas être soumise à une idéologie quelconque, ni être considérée uniquement comme le reflet de la réalité socio-politique. Néanmoins, Cortázar a été un homme de lettres profondément engagé, qui avait intégralement assumé sa respon-

sabilité d'écrivain. Cela s'est reflété aussi bien dans les textes fantastiques que dans ceux au contenu politique et social et surtout dans sa relation avec le lecteur. Par ses écrits, il a amené les intellectuels à réfléchir et à participer activement à la vie culturelle et politique de l'Amérique latine, afin d'en améliorer la situation. Cortázar a été le témoin des événements marquants de l'histoire de son continent. Fidèle à ses convictions politiques et à sa création littéraire à la fois, il a été un vrai ambassadeur de la cause latino-américaine et le modèle parfait de l'intellectuel révolutionnaire.

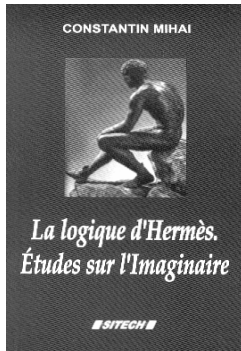
Les traductions constituent un côté secondaire, mais extrêmement important de l'activité de Cortázar. Sylvie Protin étudie à fond cet aspect chez l'écrivain, tout en rappelant que « [...] la qualité essentielle d'une traduction littéraire n'est autre que de pouvoir passer pour un texte original ». Selon ce critère de qualité, elle constate que les traductions de Cortázar sont de bonnes traductions et que le traducteur peut être considéré comme un vrai créateur du texte. Car la traduction littéraire obéit aux mêmes règles de composition et aux mêmes préférences que l'écriture. La conclusion de Protin est que les traductions ne devraient plus être vues comme des productions de second ordre, moins nobles que l'écriture.

À la fin, J. Manzi revient avec un très intéressant abécédaire épistolaire, qui éclaire les aspects essentiels de l'univers de cet écrivain et permet une familiarisation du lecteur avec le contexte duquel ils ont été extraits et introduits dans l'œuvre. Retient l'attention le dossier réservé à « Amitié », qui nous dévoile son caractère ludique et son importance extrême pour l'écrivain. La vraie amitié est une aventure spirituelle pleine de dangers et de risques, un long itinéraire, un des plus puissants motifs de quête existentielle.



Presque tous les articles contiennent au final un résumé concis qui retrace brièvement le parcours de l'exégète et des listes de bibliographie généreuses. Ce travail minutieux est une vraie invitation à la relecture de l'œuvre, pour y redécouvrir la complexité de l'auteur. Portant atteinte à tous les aspects de l'œuvre de Cortázar (roman, récit, essai, traduction) et à travers des citations en langue originale, le volume témoigne du rayonnement de l'écrivain argentin au-delà de l'espace de son pays natal et de son continent.

Camelia-Meda Mijea



Constantin Mihai
**La logique
 d'Hermès.
 Études sur
 l'Imaginaire**
 Craiova
 Editura Sitech
 2006

Magistralement préfacé par Claude-Gilbert Dubois, le volume de Constantin Mihai est centré autour de l'idée que la structure de l'Imaginaire (avec majuscule) est déterminée par la logique d'Hermès, donc, sur des lignes de pluralité et altérité.

Le premier chapitre est consacré à la dimension anthropologique de l'imaginaire. L'auteur définit la notion d'*imago* comme tiers inclus dans la relation du *mythos* et du *logos*, selon lui, la signification de l'imaginaire étant donnée par l'imagerie. Reprenant la conception du philosophe néo-kantien Ernst Cassirer sur l'imagination symbolique, Constantin Mihai décèle un problème important de cette théorie, notam-

ment le fait que Cassirer ne résout pas les problèmes de l'Imaginaire qu'il aborde. L'auteur pense que l'imagination symbolique ne doit pas rester en rapport de dépendance avec la logique de l'identité.

Commentant la pensée archétypologique de Gilbert Durand, l'épistémologie jungienne, la phénoménologie poétique de Gaston Bachelard et l'herméneutique de Paul Ricœur, l'auteur analyse les aspects essentiels des diverses théories anthropologiques dans une logique qui va de la tradition à la culture et aux philosophies de l'histoire. Le phénomène religieux y est également présent, grâce au parcours des idées de Mircea Eliade et Henry Corbin.

Dans l'opinion de Constantin Mihai, l'approche qui caractérise l'anthropologie de l'Imaginaire est bipolaire, comprenant une partie statique – l'archétypologie – et une partie mobile – celle qui inclue le trajet anthropologique. Dans l'étude portant sur la grammaire de l'Imaginaire et focalisée sur le cas de l'anthropologue Gilbert Durand, le spécialiste souligne que les principes de l'Imaginaire, tels qu'ils s'agencent dans la structure symbolique, sont intrinsèques à la grammaire de l'Imaginaire et à son fonctionnement. L'étude intitulée *L'Imagination symbolique* porte sur ce type d'imagination en tant que « noyau germinatif » sur lequel est fondé le fonctionnement de l'Imaginaire.

La deuxième partie de l'ouvrage, *L'Imaginaire philosophique et religieux*, commence par une analyse de l'imaginaire de la mort chez Emil Cioran, suivie par une étude sur la philosophie de la fête chez le philosophe Vasile Băncilă. Le périple continue avec un parcours du Sacré et de ses représentations dans l'œuvre de Mircea Eliade. C'est l'imaginaire chrétien de Blaise Pascal qui fait l'objet de l'étude suivante, dernier article de cette partie du volume.

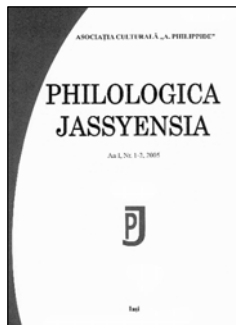
La troisième partie est centrée sur *L'Imaginaire littéraire*. Partant d'une étude

sur le rapport entre l'Imaginaire et la réalité poétique, cette partie comprend à son tour une analyse de la relation entre l'Imaginaire et la poétique dans la poésie de Mihai Eminescu, et une démarche analytique focalisée sur l'ontologie de l'Imaginaire poétique.

En guise de conclusion, souligne la dimension plurielle que nécessite une approche sur l'Imaginaire. Selon Constantin Mihai, la fonction de l'image est à revaloriser par l'intermédiaire de l'introduction d'un terme nouveau, celui d'*imago*. Vu l'implication de la culture et des cultures dans la définition de l'Imaginaire, on doit prendre en considération le fait que l'épistémologie de l'Imaginaire se situe également sur une position de contradictions.

Pour l'auteur l'Imaginaire est fonctionnel seulement si les éléments de sa syntaxe peuvent se mettre en rapport avec les registres symboliques, cette grammaire gérant les relations entre les formes signifiantes et contribuant ainsi à l'organisation de l'Imaginaire en tant que système. De l'avis de Constantin Mihai, sa démarche a pour but d'analyser certains aspects de l'anthropologie de l'Imaginaire et de démontrer en même temps la coprésence des sciences de l'Imaginaire.

Maria Măţel-Boatcă



**Philologica
Jassyensia,**
Asociația Culturală
„A. Philippide”
an I, nr. 1-2
Editura Alfa
Iași
2005

Une revue qui débute avec la volonté de constituer un espace de rencontres à

double visée – de populariser les recherches roumaines à l'étranger et de présenter les résultats des recherches entreprises à l'étranger sur la culture roumaine – *Philologica Jassyensia* a été créée grâce aux efforts conjugués de l'Association Culturelle « A. Philippide » et de l'Institut de Philologie Roumaine « A. Philippide » de la filiale de l'Académie Roumaine à Iași. Ce premier numéro réalise avec succès l'ambition d'unir l'Est et l'Ouest, puisque les études qui y sont réunies sont l'œuvre de spécialistes roumains, polonais, italiens, croates, ukrainiens, espagnols, français et autrichiens.

Dans la première section du recueil, intitulée *Philologia Perennis*, après une présentation réussie de l'adverbe latin par Adrian Chircu, l'étude du Polonais Tomasz Cychnerski porte sur les alternances vocaliques régulières dans la flexion verbale du roumain. L'article de Teresa Ferro traite de la concordance de la langue roumaine avec les dialectes italiens, tandis que Goran Filipi étudie les recherches de Carlo Tagliavini sur l'istro-roumain. Le volume continue avec un autre article centré sur la langue roumaine, cette fois sur la grammaire roumaine en comparaison avec la grammaire ukrainienne écrite en latin.

L'étude contrastive *Al patrulea picior al mesei* par Alberto Madrona Fernández met en question les erreurs les plus fréquentes commises par les étudiants roumains qui apprennent l'espagnol. Cette contribution fondée sur des exemples ponctuels est suivie par l'étude de Maria Manoliu-Manea, de l'Université de Californie, qui, sous le titre *The Return of the Goddess* traite de la question du genre et de la culture au long de l'histoire des langues romanes, avec des renvois fréquents au latin et au roumain, mais aussi au français, à l'espagnol, au portugais et à l'italien.

Ioana Vintilă-Rădulescu envisage



la question de la norme dans la tradition philologique roumaine sous tous les aspects – lexicaux, d’orthographe, et morphologiques – dans le but d’établir si la norme littéraire à adopter doit être unique ou plurielle. Traitant de *L’intervention du roumain dans la correspondance française d’Alexandru Odobescu*, Michel Wattremez situe Odobescu et son travail d’obscurcissement à l’opposé des interventions explicites du français chez Vasile Alecsandri.

La deuxième partie du recueil réunit sous le titre *Interculturalia* des interventions qui ne relèvent plus uniquement de la philologie roumaine ou romane, mais d’une interdisciplinarité qui ne fait que compléter la visée multi-culturelle de la publication. Du *Paradis aux Amériques* de Corin Braga, où le Nouveau Monde acquiert des qualités de promesse accomplie et de concrétisation d’une utopie millénaire, Mihaela Bucin replonge le lecteur dans l’espace « roumainophone » avec un article sur le répertoire narratif contemporain des Roumains de l’Hongrie.

L’approche de Florica Ciodaru-Courriol, qui est préoccupée par la réception de Marcel Proust en Roumanie, est centrée sur l’exemple de Camil Petrescu, l’auteur démontrant les similitudes entre les deux substances romanesques. Pour Jean-Louis Courriol, Emil Cioran est le « saint patron des traducteurs du roumain au français et vice versa » (p. 175), et le critique prouve qu’à l’exemple de Cioran, qui a magistralement traduit son œuvre en français, les auteurs roumains ont le devoir de faire traduire leurs œuvres de sorte que les traductions soient à la hauteur de l’original et que la culture roumaine soit mieux connue au-delà de ses frontières géographiques.

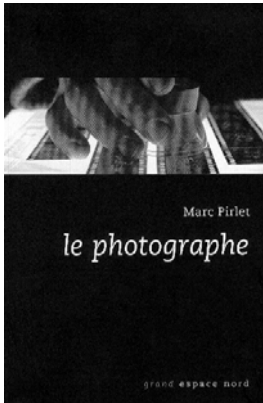
Dans l’article *Socio-Cultural Requirements in Italian Working Life* Filippo Laurenti examine le cas des Roumaines qui travaillent en Italie, sa démarche imago-

logique prouvant à l’aide de nombreuses statistiques et études de cas la mauvaise opinion des Roumaines sur leurs propres capacités d’adaptation et adéquation au marché italien du travail. Roberto Merlo traite également du rapprochement entre les cultures roumaine et italienne, cependant sa perspective est différente, puisque l’auteur retrace brièvement l’histoire des traductions de poésie roumaine en italien au XIXe siècle, période qu’il appelle « un secolo frammentario » (p. 197).

Selon Michael Metzeltin et Francesco Gardani, *The Intelligibility of Power* est le syntagme qui représente le mieux leur démarche anthropologique et sémantique portant sur l’analyse du discours. Autre approche théorique, l’étude *O posibilă tipologie a autenticității* de Diana Vrabie suggère une revalorisation du concept d’authenticité, terme esthétique qui reste sujet aux interprétations les plus diverses.

La dernière section du volume, *Prelegerile Asociației Culturale „A. Philippide”* comprend l’étude de Constantin Ciopraga sur le journal inédit de Mihail Sadoveanu – où le critique puise des données précieuses sur le processus de création chez Sadoveanu –, contribution suivie par celle de Marina Mureșanu-Ionescu sur l’importance de l’enseignement pour la présence de la culture française en Roumanie.

Maria Mățel-Boatcă



Marc Pirlet
Le photographe
Bruxelles
Labor
coll. « Grand
Espace Nord »
2006

Le photographe est le premier roman de Marc Pirlet, Belge francophone né en 1961 et vivant actuellement à Liège, après avoir entrepris de nombreux voyages dans le monde entier. L'auteur place en exergue à son texte une citation d'Albert Cohen, qui exprime le sentiment de solitude qu'éprouve chaque être humain : « Chaque homme est seul et tous se fichent de tous et nos douleurs sont une île déserte ». C'est un roman qui parle de la difficile relation père-fils dans l'absence de la mère, une relation qui suppose un amour silencieux.

Le début du roman présente la vie et l'activité du peintre américain Jackson Pollock considéré un futur génie artistique après la Seconde Guerre mondiale. Un journaliste et ses collaborateurs assistent à la création d'un nouveau tableau, événement qui se produit d'une manière absolument surprenante, qui bascule les techniques traditionnelles pour trouver « une autre vision du réel » (p. 12).

Après ce « préambule » écrit à la troisième personne, commence le véritable roman divisé en trois parties. Écrit à la première personne, le roman a la forme d'une autobiographie d'autant plus qu'il esquisse l'histoire d'une famille : le drame de la grand-mère amoureuse d'un soldat allemand (le grand-père absent) pendant la Seconde Guerre mondiale, la personnalité

du père, la maison paternelle, l'image de la mère de treize ans aînée du père, morte très tôt. C'est cet événement douloureux qui marque la fin de la première partie de l'ouvrage, volet qui constitue un tableau que l'auteur fait de sa famille dont le souvenir lui vient plutôt de l'imagination que de la réalité.

La deuxième partie du texte souligne la relation que l'enfant âgé de huit ans et orphelin de mère entretient avec un père qui semble indifférent à cause d'une communication défectueuse : « [...] nous avons ainsi vécu [...] indifférents à ce qui nous arrivait, évoluant chacun dans un monde parallèle à celui de l'autre et sans réelle communication entre les deux » (pp. 47-48). Après la perte de sa femme, le père devient impassible, son visage acquiert des traits impénétrables et il ne vit plus que pour aller au travail, entretenir son fils et boire : « [...] tout, dans sa manière d'être au monde, dénonçait les blessures qui lui avaient été successivement infligées » (p. 59). L'enfance et l'adolescence du narrateur sont marquées par la solitude et l'isolement dans lesquels il vit avec son père.

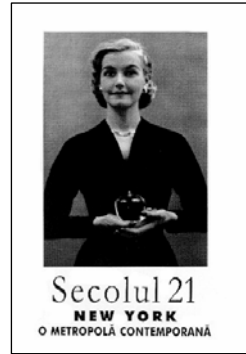
La troisième partie complète l'image du père. Après être entré à l'université, le jeune homme a quitté la maison où il avait vécu avec son père. Cet événement marque une nouvelle rupture entre eux. Seulement la maladie du père les rapproche. C'est le moment où le lecteur se rend compte qu'entre le narrateur et l'auteur il n'y a pas une relation d'identité. Le père s'avère plus sensible qu'il ne paraissait. Une nouvelle relation se développe entre les deux et la plus heureuse période de la vie de Christian commence grâce aussi à la découverte d'une passion que son père a soigneusement cachée pendant des années. « Cet homme seul et absent avait une passion secrète : la photographie. Ses photographies constituaient une sorte de journal intime, « le



journal d'un homme dont la contemplation du monde extérieur aurait été la seule activité digne d'être notée » (p. 68). Par la photographie il représentait la réalité dans sa forme la plus simple : instantanés de la vie ordinaire, fragments de la réalité banale, saisis durant ses flâneries à travers les rues de sa ville, l'œil aux aguets, à longueur de dimanches, qui lui font découvrir qui était son père. Non pas cet homme effacé, détaché, taciturne et mélancolique, mais un être secrètement attentif, sensible à la poésie du quotidien, cherchant à retenir un monde qui s'éloignait, à y retrouver sa place après la mort de sa femme. Un être qu'il n'a pas su deviner, comprendre, connaître, mais qu'il a chéri, sans le lui dire. L'amour filial n'est pas absent même si la relation témoigne d'une certaine froideur : « Oui, j'ai aimé mon père, c'est une chose dont je suis sûr même s'il y a mille façons d'aimer » (p. 82). Après la mort de la mère, le père devient « un étranger » (p. 72), tout comme le peintre Jackson Pollock, tout comme le narrateur lui-même : « Je cherche une autre vision du réel » (p. 71) devient leur slogan. Le fragment situé au début de l'ouvrage représente le prétexte et la motivation de l'écriture de Pirlet.

Un autre fragment marque la fin du roman. En visite à Buenos Aires, le narrateur rencontre un vieillard qui chantait et dansait le tango dans la rue. C'était une possibilité d'échapper à la solitude et de plaindre la mort de son épouse. Une passion peut remplir une grande perte. Le père a choisi la photographie, le fils, lui, l'écriture.

Adina-Irina Romoșan



Secolul 21
Volumul 10-12
New York
O Metropolă
Contemporană
București
2005

The reader is introduced in the text through the woman offering the apple, a gesture that brings forward the temptation, the glow, but also the fragility of the crystal, in a symbol universally renowned as standing for the fruit of the Tree of Life and Death. Thus is shaped the city of New York, as a place of reunion and coexistence of opposites, in a concentration of the universal, of the history that was lived or imagined on a literary level, of the world itself misse en abyme in a conglomerate of constructions and significations, called at times 'the centre of the world' or 'the city without frontiers'.

The various windows opened by different authors on the city show a construction open to the world, not ready to reveal its secrets, which seems to wish its history forgotten or at least to want it rapidly engulfed so that it won't affect the becoming of the whole. Even the terrorist attack of 11th September is a mere discrepancy that affected more the impact zone than the city, maybe as to what regards the collective compassion, a mistake soon remedied and followed by the return to the initial rhythm.

Maybe the most acute manifestation of the 'apple' was World Trade Center, the symbol of the financial power of America's and for that matter the world's true capital, just one of the coordinates that mark the life of its old and new inhabitants that draw invisible maps on the inhabited area

bringing with them the experience of the deserted places: Asia, Africa, Korea, Europe etc. They are the ones marked by exile which appears as a liberation from a burden carried ever since their country of origin and the mingling in a bazaar of nations that once arrived in the Promised Land assume a different face that with some retains the feeling of de-centering and lack of being.

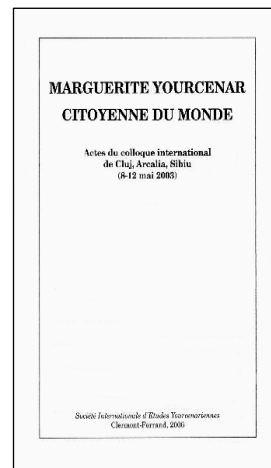
New visions call to the realm of art, such as Saviana Stănescu's opinion. She is present in the book through some of her plays and her conception about the dramatic art. Together with Oana Botez-Ban, in the Fourth World Project, she experiments with feminine figures pushed to exile by an aggressive reality, marked by dislocation, change of identity and the experience of new cultures. It is a state lived by other expatriates, too, on the other hand, with some, coming to New York appears as a recuperation of identity in a place where they discover their qualities, a place of artistic manifestation of modern art whether it be perceivable through architecture, poetry, prose, painting, music etc. For Rodica Mihăilă, the city projects itself as an artistic center whose fate identifies itself with that of the whole world. An apocalyptic vision no less supported by the fact that the city has lodged along centuries important characters belonging to the cultural history and who have influenced the artistic development on a large scale.

Whitman, Eliot, Pound, Crane, Cummings, Lowell, Plath, Stevens, Olson, Ginsberg, Le Roi Jones, Kerouak, Coolidge, Koch, Paul Auster, Marian Popescu and many others project a vertical cultural growth. New York is not only built from the experienced reality but also from its projection in the realm of literature as a place of origination of artistic creation, home to various literary and musical trends. It is constructed through the texts present as

a place of alienation of the individual, as a labyrinth out of which there is no escape for the refugee from his country or from the midst of society, a place of freedom and of the right to discover, to fail and to start again, a permanent opportunity.

Another vertical growth is manifested through the mega sky-scraper forwarded by Le Corbusier. According to his proposal, the city should grow not only through the multitude of concrete and steel crystals but through giving nature back to people. The modern city would crowd on the vertical the human settlements. Humanity and the surrounding environment could thus become a whole, or not. As it is depicted, the city of the future shelters forests of sky-scrapers and, here and there, green havens, but certainly a great variety of people that add to its value of capital of the world.

Adina Popa



Société
Internationale
d'Études
Yourcenariennes
**Marguerite
Yourcenar,
Citoyenne du
monde**
Textes réunis
par Maria Vodă
Căpușan,
Maurice
Delcroix et
Rémy Poignault,
Clermont-
Ferrand, 2006

Les Actes du Colloque International de Cluj, Arcaia, Sibiu, qui a eu lieu dans la période 8-12 mai 2003, sont consacrés à l'œuvre de Marguerite Yourcenar.



Les dix-neuf contributions réunies sous le titre *Marguerite Yourcenar. Citoyenne du monde* se proposent de mettre en lumière la spécificité d'une écriture qui se veut « universelle », l'analyse présentant, en outre, une perspective comparatiste des textes étudiés.

La communication qui ouvre le volume est signée par Kajsa Andersson et se remarque par une grille de lecture assez peu valorisée : l'influence de la culture scandinave dans la création de *L'Œuvre au Noir*. L'intérêt pour les différentes cultures et littératures est aussi commenté par Sorin Barbul qui, dans le deuxième article publié dans ce volume traite d'un thème plutôt inédit : l'errance et l'enracinement dans la poésie de jeunesse de l'auteur. Ce que nous remarquons dès le début c'est l'obsession de la figure paternelle et la fascination du voyage qui surgissent dès tréfonds de l'âme pour exprimer le fait que l'enracinement et le déracinement ne sont pas antagoniques dans la poésie de Marguerite Yourcenar, mais complémentaires. Il faut préciser, à la fois, que la culture encyclopédique de Marguerite Yourcenar fait aussi le sujet du texte réalisé par Marthe Peyroux. Il paraît que les voyages de l'écrivain dans tout le monde ont aidé à la création d'une écriture sensible et intelligente. Oscillant entre initiation et aventure, les héros cherchent leur identité par l'intermédiaire du voyage aussi bien que par la mort, affirmation analysée et développée par Livia Titieni.

Dumitra Baron s'intéresse, ensuite, au rapport homo *viator* / homo *scriptor*, où son discours de type philosophique inclue, de nouveau, l'idée de voyage et de quête de l'identité. Le même rapport est repris par Liana Maria Mocan, le commentaire étant cette fois-ci centré sur l'image de Thésée. Le quatrième texte propose une vision psychopathologique suite à la relation qui s'impose entre l'exil et l'universalité, Mir-

cea Al. Birt s'appuyant lui aussi sur la duplicité fille / père et sur l'effet joué par ce rituel dans la création littéraire de l'écrivain. D'ailleurs, dans le même contexte s'inscrit la démarche d'Andor Horvath, qui traite de l'archéologie du moi et du travail de la mémoire dans les romans yourcenariens ; ainsi que l'article créé par Rémy Poignault, « Ariane d'île en île- un exil ? ».

Loin d'être un éloge de la création théâtrale de Marguerite Yourcenar, l'article d'André Blanc prend un côté critique, tout en présentant l'échec de ce type d'écriture adoptée par l'auteur. Selon son opinion, les pièces de théâtre signalées n'ont pas d'empreinte personnelle ce qui est regrettable, surtout en comparaison avec la qualité des textes yourcenariens en général.

L'histoire et l'anthropologie entrent en discussion dans la contribution de Monia Brahim-Zemni. C'est ainsi que le critique affirme qu'à travers les romans de Marguerite Yourcenar, l'écrivain s'identifie peu à peu aux personnages fascinés par le passé de certaines civilisations. La perspective centrale devient dans ce contexte une apologie de l'anamnèse.

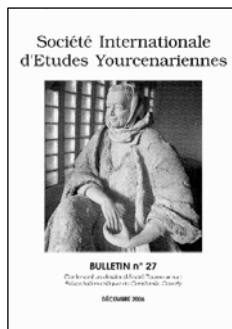
Tout en reprenant la dichotomie enracinement / dépaysement, commentée par Sorin Barbul, Horia Căpușan présente la problématique de la création d'une identité personnelle dans un univers qui est en contradiction avec soi-même. Les deux infinis dont parlait Horia Căpușan se retrouvent à la fois dans la communication signée par Maria Rosa Chiapparo. Le rapport tradition / modernisme, ainsi que l'influence wébérienne et la critique de l'esprit bourgeois, voilà donc quelques exemples commentés par l'auteur, pour évidencier la foi de Marguerite Yourcenar dans l'humanisme. Dionysis Kapsaskis développe à son tour l'idée d'un auteur antimoderniste, plutôt conservateur dans ses pensées, bien que très inventif au niveau littéraire. La beauté du monde qui nous est

transmise dans *Mémoires d'Hadrien* et qui surgit dans la plupart des romans yourcenariens représente le sujet de la communication de Maria Otilia Oprea.

Le travail de traduction des romans yourcenariens témoigne d'une profonde difficulté, la rigueur de l'expression étant sans doute un piège pour les amateurs. Les mécanismes subtils utilisés pour passer d'une langue à l'autre sont analysés par Magda Ciopraga lorsqu'il s'agit du roumain et par Osamu Hayashi, si l'on parle du japonais. Toujours liée à la culture japonaise, la construction narrative des personnages féminins dans *Le dernier Amour du prince Genghi*, article réalisé par Jung Hwa Hong, tourne autour du « kabuki », la danse et la musique étant aussi très importants.

Pour conclure, il faut souligner le fait que ce volume réactualise la beauté et la complexité des textes yourcenariens, les valeurs et les idées d'un écrivain qui a toujours réussi de capter l'attention du lecteur par la richesse et la diversité des thèmes choisis. La pluralité des perspectives représentées dans ce volume nous avisent à indiquer les Actes du Colloque International de Cluj, Arcalia, Sibiu à tous ceux qui sont fascinés par l'œuvre de Marguerite Yourcenar.

Roxana Guliciuc



**Société
Internationale
d'Études
Yourcenariennes**
Bulletin n° 27
contenant un dossier
d'André Tourneux,
Université de
Clermont-Ferrand
II, décembre 2006

Le bulletin 27 de la Société Internationale d'Études Yourcenariennes est

consacré à l'activité littéraire et culturelle contemporaine qui se dirige

autour de la création romanesque de Marguerite Yourcenar. Ce volume s'inscrit dans la continuité du travail que déploie la SIEY et qui s'est concrétisé en une série de publications dont le numéro en question, paru en décembre 2006. L'objet de cette société est de rassembler les passionnés de l'œuvre yourcenarienne et d'aider par la suite son rayonnement dans tout le monde. C'est pourquoi, avant de présenter les analyses littéraires proprement dites, les éditeurs ont choisi de donner quelques informations sur les publications de 2006, contribuant de cette manière à l'approfondissement de la thématique et de la méthodologie abordées par les critiques littéraires. Outre les nouvelles sur les livres dernièrement parus, il y a aussi une rubrique qui s'occupe des colloques et des manifestations scientifiques concernant Marguerite Yourcenar, ce qui montre que l'œuvre yourcenarienne reste un sujet passionnant, qui connaît un regain d'actualité dans la réflexion critique. Les cinq contributions présentées représentent l'aboutissement des recherches menés par les auteurs à travers le temps et soulignent la qualité et la profondeur des textes.

L'article qui ouvre le bulletin 27 de la Société Internationale d'Études Yourcenariennes est centré sur la figure de la femme dans *Feux* et analyse le rapport dévouement / transgression qui s'opère chez les protagonistes. L'auteur, Vicente Torres, considère que les femmes de ce texte sont vouées à l'échec et que le bonheur leur est insupportable. Cette « inaptitude » au bonheur apporte le malheur et la crise identitaire. Une comparaison avec la Grèce antique s'impose et elle met en lumière l'idée d'une perception intériorisée du mythe dans *Feux*.

Marc-Jean Filaire vise, dans le deu-



xième article du volume, la narration débordée par la poésie dans les *Mémoires d'Hadrien*. Il oppose Lucius, représentant de l'écriture narrative à Antinoüs, et remarque le fait que les passages poétiques sont introduits lorsqu'il s'agit de la présentation de Lucius ou d'autres personnages secondaires.

« Marguerite Yourcenar – critique d'art ? », voilà le titre de la troisième contribution signée par Natalia Falkiewicz. Des analyses ponctuelles d'extraits concernant ce sujet soutiennent la thèse. En s'appuyant sur de divers fragments, l'auteur tente de faire émerger dans son étude un étalage de virtuosité, des vraies théories sur l'art créées par Marguerite Yourcenar, ainsi que des références précises sur une interprétation pluridisciplinaire de la littérature.

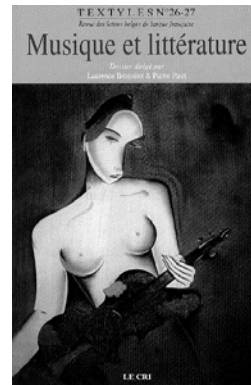
L'exil et la tradition font le thème de la communication d'Anne Berthelot. Selon le terme inventé par l'auteur, il s'agit plutôt d'une « étrangéification » que d'un déracinement. N'étant « jamais plus absente que du lieu où elle est », Yourcenar semble choisir l'exil surtout pour des raisons esthétiques, que pratiques. Simplicité et beauté narrative qui s'entremêlent pour former un tout cohérent.

« Lazare travesti », écrit par Maurice Delcroix, est le dernier article du bulletin 27 de la Société Internationale d'Études Yourcenariennes. Comme le titre le suggère d'ailleurs, le texte parle de la figure symbolique de Lazare et de la manière dont elle est rendue dans les pages de Marguerite Yourcenar. Un projet d'avenir extrêmement intéressant qui propose un Lazare oscillant entre l'initiation homophile et l'innocence.

Après un choix bibliographique de 2006, réalisé avec beaucoup de rigueur par Françoise Bonali Fiquet et des comptes rendus écrits par Rémy Poignault, le volume nous fascine avec la création d'un dossier

« Constantin Cavafy » réalisé par André Tourneux. Ample et complexe (couvrant plus de 100 pages), l'étude nous offre une perspective chronologique de l'œuvre, à partir de la genèse et jusqu'à sa réception. En guise de conclusion, nous voudrions souligner encore une fois les mérites de cet ouvrage plein de vitalité, où les démarches analytiques diversifiées ont aidé à l'incontestable valeur de tous les textes présentés.

Roxana Guliciuc



Textyles
numéro 26-27
Musique et littérature
Dossier dirigé par
Laurence
Brogniez & Pierre
Piret
Bruxelles
Le Cri
2005

Le numéro 26-27 de la revue *Textyles* se propose de présenter la place de la musique dans la littérature contemporaine. Dès l'*Introduction*, les initiateurs du dossier relèvent la présence d'au moins quatre romans parus en 2004 en France qui peuvent être considérés comme « textes hantés par la musique » (p. 7).

La question des rapports entre musique et littérature est traitée de plusieurs points de vue, et le sous-titre *Suggestion, bouleversement, interprétation* (les trois termes étant également les titres des trois parties majeures de l'ouvrage) concentre exactement l'enjeu de cette perspective multiple.

Traitant de la genèse des *Documents secrets* de Franz Hellens, l'article de Frans De Haes retrace le parcours biogra-

phique de l'écrivain belge tel qu'il transparaît dans son expérience littéraire volontairement ambiguë, en marge du rêve musical et de la science.

Marie-Caroline Lefin analyse le projet « musico-littéraire » de Gaston Compère qui, dans son dernier « roman », *La musique énigmatique*, réunit la prose avec la musique en rassemblant les notes prises pendant la composition musicale. De l'écriture littéraire à l'aventure musicale, l'auteur décèle une perspective inouïe sur l'œuvre de Compère, ses procédés instaurant la musique comme modèle de structure littéraire.

Dans son étude *Contre la musique – tout contre Maeterlinck et la quête du hors-sens*, Arnaud Rykner voit le symbolisme comme maeterlinckien comme inexpression, le paradoxe et la folie du symbole ne pouvant être compris qu'à travers les mécanismes musicaux.

Jacques Detemmerman analyse *Les sortilèges viennois de Bruges-la-Morte* à travers *Le Mirage*, œuvre dramatique mal accueillie qu'un compositeur autrichien, Erich Wolfgang Korngold, a adaptée pour en faire un livret d'opéra. Mais, selon Detemmerman, cet opéra était condamné à court terme dès sa création, entre autres puisqu'il représentait le romantisme finissant.

Anna Soncini Fratta analyse le cas d'une autre œuvre tombée injustement dans l'oubli, le drame lyrique *Cachaprès*, dont le livret est inspiré du roman *Un mâle*, de Camille Lemonnier. Au moyen de l'analyse textuelle et en s'appuyant sur des éléments d'histoire littéraire, l'auteur trouve les arguments prouvant la collaboration de Lemonnier à la création du livret, concluant que si ce n'est le livret, c'est l'opéra en entier qui est conforme aux intentions de l'écrivain.

Pour Jean-David Jumeau-Lafond le célèbre inconnu qui est Gabriel Fabre a composé « une musique pour les mots »,

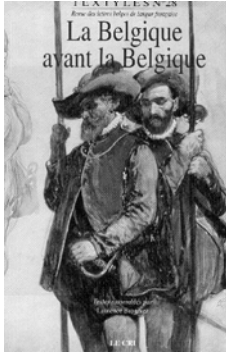
saisissant et valorisant la poésie symboliste de son temps. Sylvie Douche étudie les aspects formel, lexical et syntaxique de la manière dont André Souris met en musique un poème du cycle *D'Aimer* de Max Elskamp. Son approche est complétée par celle de Catherine Miller, qui examine, à son tour, les techniques utilisées par Paul Ladmirault pour mettre en musique une partie du recueil *Dominical*, du même Max Elskamp.

Sous le titre *Bouleversement*, deux études portant sur l'œuvre de Paul Nougé et sa pensée musicale font face à un article consacré aux écrits d'André Souris, ce chapitre finissant avec une étude par Roland Beyen et Michel Otten sur le rapport entre la *Balade du Grand Macabre* de Ghelderode et l'opéra *Le Grand Macabre* de György Ligeti.

La partie intitulée *Interprétation* débute avec un article de Serge Goriely sur *Kalisky, l'histoire et la musique*, pour continuer avec une étude par Myriam Watthee-Delmotte et Brigitte Van Wymeersch sur la création d'Henry Bauchau et l'opéra de Pierre Bartholomé. Deux autres analyses en miroir mettent en rapport *La Passion Savinsen* de François Emmanuel avec les motifs musicaux et l'« instrument [musical] qui rompt » et, respectivement, la poésie de Norvège et les compositions musicales qui la mettent en chansons.

Comme les auteurs le suggèrent, ce volume ne prétend nullement avoir clôturé la problématique du rapport musique-littérature, mais avoir énoncé « un premier balisage de la question », qui peut susciter d'autres investigations.

Maria Măţel-Boatcă



Textyles
 Numéro 28
**La Belgique avant
 la Belgique**

Textes rassemblés
 par Laurence
 Brogniez
 Bruxelles
 Le Cri
 2005

Les articles rassemblés par Laurence Brogniez dans le volume 28 de la revue « Textyles » se proposent de retrancher une question controversée de l'identité culturelle et artistique des lettres belges, en choisissant un angle d'approche différent : « Existe-t-il une littérature belge avant la Belgique », plus précisément, « avant la création de l'Etat belge en 1830 » ? Comme le précisent Jean-Marie Klinkenberg et François Provenzano dans l'étude introductive de ce recueil, deux traditions historiographiques hétérogènes, comportant autant d'éléments méthodologiques qu'idéologiques, traitent la problématique des origines : l'une évoque un « atavisme culturel belge » immémorial, que la construction politique du XIX^e siècle ne fait que consacrer, l'autre considère que la littérature belge devient un ensemble cohérent, distinct, seulement après 1830, grâce au développement dans un espace social, politique, institutionnel, culturel et linguistique singulier.

Les études signées par Benoît Beyer De Ryke, Marc Quaghebeur, Marnix Beyen, Manuel Couvreur, Lieven D'Hulst, Pierre Schoentjes, Christophe Duboile et Nicole Leclercq s'appuient généralement sur deux types d'approches : la recherche des « traits récurrents », des structures stylistiques, thématiques, sociologiques, particulièrement pertinentes pour définir la Belgique litté-

raire, et la recherche des « construction[s] du passé », impliquant la sélection des composantes d'un substrat objectif ainsi que leur sémiotisation.

La restructuration du passé, à laquelle s'engage la majorité des articles, se cristallise autour des « pères » et des « mythes » fondateurs. Nous retenons d'abord la remise en question par M. De Ryke du double rôle que joue Ruusbroeck L'Admirable dans l'histoire littéraire belge, d'une part en tant qu'auteur médiéval de langue flamande, dans la lignée de la mystique amoureuse de Saint Bernard, et de l'autre en tant que référence spirituelle et littéraire, proposée par Maeterlinck – non sans une série de distorsions – aux lecteurs francophones. Une autre figure marquante, susceptible d'incarner l'« esprit » belge, est Marnix de Sainte-Aldegonde, représentant de l'anticléricalisme et de la « libre pensée », homme politique et écrivain francophone. M. Beyen étudie l'évolution de sa « nationalisation *a posteriori* » dans le contexte idéologique de *La Jeune Belgique* et du Groupe de Lundi, lesquels prétendent participer à une culture internationale tout en se construisant une identité culturelle nationale distincte. Cette « dimension belge » bivalente se retrouve aussi dans le cas du prince de Ligne, intellectuel cosmopolite et éclectique. La recherche de M. Couvreur suggère une mise en relation de l'appartenance de ce dernier à la Belgique et de sa perméabilité à des univers culturels et linguistiques différents. La participation à un dialogue interculturel, plus précisément l'exemple d'une filiation livresque, se retrouve dans l'étude que M. Duboile consacre à André Ruyters en tant que lecteur de Gide (*Les Nourritures terrestres*), notamment du programme esthétique du « manuel d'évasion » et du concept de « ferveur ».

Le débat identitaire belge, reposant sur des « mythes fondateurs », a comme point majeur de référence le XVI^e siècle.

Marc Quaghebeur expose les fondements historiques et les enjeux littéraires de l'interpénétration de l'élément flamand et espagnol. Se rapportant à des figures tutélaire contrapunctiques, telles que Charles Quint, le dernier prince naturel né au pays, sous le règne duquel les anciens Pays-Bas connaissent leur plus grande splendeur, et Philippe II d'Espagne, contemporain de la révolte et de la partition des Pays-Bas, la figure du Belge rejoint le mythe du « Gueux », le « révolté intrépide et intraitable », noble et généreux, hostile aux moyens de répression et « soucieux de la liberté des siens ». Le critique considère également les occurrences littéraires du mythe dans *Le Gueux de mer* (1827) et *Le Gueux des bois* (1828) d'Henri Moke, dans *Hembyse* (1835) de Jules de Saint-Genois, *L'Ecuelle et la besace* (1839) d'Ernest Busschmann, *El Maestro del campo* (1839) de Felix Bogaerts et surtout dans le chef-d'œuvre de De Coster, *La Légende d'Ulenpiegel* (1867).

Pour ce qu'il y a des « traits récurrents » définitoires pour la littérature belge, M. Schoentjes retient le traitement ironique des topoï tragiques, tels la Grande Guerre. La « raillerie universelle » dont s'empare Max Deauville dans l'évocation du carnage singularise l'imaginaire belge de la guerre.

Le paysage littéraire belge est complété par des études sur la situation de la poésie et du théâtre en Belgique. Lieven D'Hulst reconsidère les recueils de poèmes parus pendant la période hollandaise (1815-1830), tombés injustement sous l'incidence de deux perspectives historiographiques réductrices, l'une esthétique, l'autre idéologique : illisibilité, simple imitation d'exemples étrangers, ou bien manque d'existence propre, en dehors des repères culturels européens. Parallèlement, dans « La Chronique des Archives et Musée de la Littérature », Nicole Leclercq procède à un bref inventaire et à une périodisation du fonds de

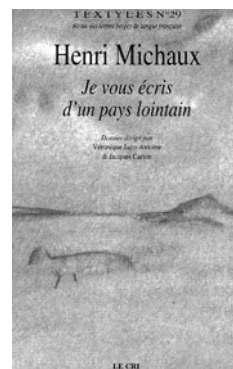
tapuscrits de théâtre belge au XX^e siècle.

En fin, François

Provenzano reprend quelques problèmes théoriques et méthodologiques des études littéraires francophones, particulièrement des études littéraires belges. La tendance de se démarquer des modèles, des concepts, des façons d'aborder le littéraire spécifiquement françaises ainsi que la relative inscription dans des théories importées anglo-saxonnes (les études culturelles, la théorie postcoloniale, l'analyse du discours) aident les exégètes de la littérature belges à en cerner la spécificité esthétique. Bien qu'héritiers du modèle français fondé sur la triade « langue-littérature-nation », leurs contributions sont centrées sur le fait littéraire en tant que manifestation esthétique autonome.

Les études sur « La Belgique avant la Belgique » participent, grâce à leurs diversité et complémentarité, à la délimitation d'un corpus belge (francophone et flamand) inédit, oublié ou peu approfondi par l'historiographie littéraire. Tout en relativisant l'affirmation de l'existence d'une spécificité culturelle liée à telle zone territoriale, les commentateurs démontrent que « l'aire culturelle » n'a pas uniquement des « enjeux politico-idéologiques ».

Aurora Bagiag



Textyles
 Numéro 29
Henri Michaux
Je vous écris d'un pays lointain
 Dossier dirigé par
 Véronique Jago-Antoine & Jacques
 Carion
 Bruxelles, Le Cri
 2006



Consacrée à l'œuvre d'Henri Michaux, la 29^e livraison de la revue belge *Textyles* réunit dans un dossier consistant plusieurs études sur des aspects longtemps occultés par la critique officielle du poète. Cette occultation a été due moins à une méfiance ou à un projet conscient de la part des interprètes qu'à Michaux lui-même, qui avait préféré d'effacer ses véritables commencements littéraires au profit d'une image de soi (une « posture » en termes sociologiques, mais qui constitue une notion parfaitement applicable au sphère du littéraire aussi) comme un bâtisseur sur une « colonne absente », d'après ses propres mots puisés dans *Ecuador* (1929), tenu pour son véritable début littéraire. Plusieurs articles sont centrés sur cette problématique du commencement (ou sur ce commencement problématique) chez Michaux, commencement qui, jusqu'à la parution récente des *Œuvres complètes* (grâce au travail de Raymond Bellour) et de la correspondance plus ancienne avec Franz Hellens ou Herman Closson, a constitué une des zones blanches, aveugles, de la critique sur le poète belge.

Or la période en question (comprenant surtout les années 1922-1927) représente en effet une période critique ou cruciale, dans le sens étymologique des termes, dans la trajectoire poétique ultérieure de Michaux. Jacques Carion parle, dans ce sens, d'un anti-Ponge dans l'entreprise d'effacement systématique de toute marque d'existence d'un avant-texte et, avec celui-ci, d'un sujet constructeur de ses récits. La correspondance de cette période garde cependant les traces des lectures impressionnantes faites par Michaux, traces qui se propageront dans les écrits de début d'une manière secrète, difficilement saisissable. Le questionnement identitaire posé par un titre comme *Qui je fus* devient particulièrement douloureux, rendu malaisé

par un éclatement individuel et discursif. Puisant toujours dans les lettres écrites par Michaux à Hellens et à Closson, David Vrydaghs constate une « participation critique à la littérature » dans un double sens de l'adjectif : une fois arrivé à Paris, Michaux travaille plus comme critique que comme « littérateur », terme pour lequel il montre, d'ailleurs, une véritable aversion. Mais il s'engage dans une relation critique, rationnelle, avec la littérature même, du moins dans son aspect institutionnalisé, conçue selon la seule finalité esthétique. Michaux n'est pas un écrivain, il n'est même pas un poète, il est « essayiste », selon son autoportrait évoqué par Catherine Daems, dans un article mettant en parallèle les parcours littéraires d'Henri Michaux et d'Odilon-Jean Périer. La critique des années 1920 a comparé un temps la poésie des deux poètes, préférant même celle d'Odilon-Jean Périer à celle de Michaux, jugée « insituable » et trop déviante.

Le décentrement où paraît habiter Michaux provoque, ainsi, le vertige. Un décentrement culturel aussi, car Michaux évite de se trouver une place, dès que Paris se prête à le consacrer en lui dédiant un lieu éditorial dans une des plus importantes institutions littéraires de la France – la collection Pléiade chez Gallimard. Selon Jean-François Bourgeault, chercheur québécois, cette identité pulvérisée se lirait dans une clé de la thématique identitaire minoritaire, spécifiquement belge : en faisant le vide en soi, Michaux opère en même temps un travail de dépossession de sa biographie personnelle. Mais le combat contre la fixité identitaire ne constitue qu'une face de la monade. L'autre côté est représenté par le combat contre la fixité scripturaire, contre la graphie trop écartée de ce qui est, selon Michaux, la vie réelle, l'incessant mouvement de la vie intérieure et de celle extérieure. Les quatre livres composés de signes, analysés par Nina Parish, montrent

cette quête d'une nouvelle langue, immédiatement accessible, où l'écriture et le corps ne feront plus qu'un. L'article du chercheur londonien est prolongé par celui d'Anne-Christine Royère qui analyse l'espace scriptuaire chez Michaux comme un espace plastique, engendré par le rythme institué dans les poèmes par le travail de la répétition. L'acte artistique de Michaux, qu'il soit poétique ou pictural, concourt vers l'idéal d'une parole performative, pleinement gestuelle, dans une sorte d'utopie d'une langue avant la langue, une « arché-langue » d'avant la constitution des codes, des normes et des structures linguistiques. Dans une approche très attentive au texte, Jean-Pierre Bertrand et Laurent Demoulin choisissent un exemple concret, le poème « Mon sang » de Michaux, pour montrer comment dans la poésie, grâce au mouvement et à l'indétermination du sens, s'ouvre un espace pluriel, dynamique et violent, semblable aux violents mécanismes de la vie intérieure.

Une dernière question s'impose, et à celle-ci vient répondre, en effet, la dernière étude du dossier. Sans une intention préalable d'unité à tout prix – Jacques Carion stipulant, dans la présentation du dossier, le vœu de la « diversité » des voix – l'article de Sylviane Goraj clôt le cycle d'études sur Michaux comme une réponse à la question posée en filigrane par les articles de Nina Parish et d'Anne-Christine Royère. Les deux derniers articles ont décelé, dans la pratique du rythme et de l'inscription des signes non-figuratifs, un désir d'une parole autre, d'une écriture nouvelle, parlant en gestes et non plus en mots. Mais dans quel but Michaux aurait-il recours à cet alliage du scriptural et du pictural ? Cette question pose le problème du lecteur. Du besoin de se rapporter à autrui, certes, mais aussi de se faire durer dans l'histoire, comme Maritain, ami de Michaux, le disait. Perdu dans l'anonymat de ce « vous » quasi-invisible du titre

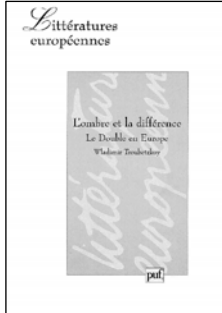
d'un recueil, titre repris par le sous-titre du dossier (*Je vous écris d'un pays lointain*), le lecteur acquiert, dans la poésie de Michaux, une importance symbolique : il est autant celui qui répond que celui qui parle, censé lire le texte et, de cette manière, le (ré)écrire.

Variées du point de vue des perspectives critiques utilisées (socio-historique, textualiste, sémiotique, celle de l'acte de lecture dans le sillage d'Iser), les études composant le dossier de ce numéro des *Textyles* s'imposeront comme un outil indispensable pour tout chercheur voulant approfondir une œuvre sur laquelle on a déjà beaucoup écrit. Mais pas tout, ce qui démontrent brillamment ces études venant de la part d'une jeune recherche ne cessant de lire, de relire et, dans le sens de l'article de Sylviane Goraj, de réécrire, d'une manière critique, Michaux.

Dans la rubrique *Varia* de la revue on peut trouver deux articles intéressants sur le théâtre belge, signés par Nancy Delhalle et Serge Goriely, et une étude sur la recherche collective dans le domaine du patrimoine littéraire belge francophone, signé par des spécialistes qui n'ont plus besoin d'aucune présentation – Paul Aron, Benoît Denis et Jean-Marie Klinkenberg.

Une très agréable découverte a été la rencontre, dans la rubrique de présentation des revues, d'un compte rendu consacré à plusieurs numéros de *Caietele Echinox*, de même que la mention des Actes du Colloque organisé en 2003, à l'Université Al. I. Cuza de Iasi, sur l'œuvre de Marguerite Yourcenar.

Andreea Hopârtean



Wladimir
Troubetzkoy
**L'Ombre et la
différence.
Le double en
Europe**
Paris, Presses
Universitaires de
France
1996

Ayant comme point de départ un cours professé à L'Université de Lille dans les années 1980, l'essai de Wladimir Troubetzkoy se présente comme une approche à la fois synchronique et diachronique de l'idée du double dans la culture européenne. Celui-ci est envisagé successivement sur le plan philosophique (le double en tant que re-présentation, reproduction apparente de l'idée chez Platon, en tant que « fictif », catégorie complémentaire au sensible et à l'intelligible chez Aristote, en tant qu'expression de l'individualisme cartésien et de l'incertitude quant au contrôle du moi par lui-même chez Locke), sur le plan mythique (d'une part Pygmalion et Narcisse qui représentent la confusion du réel et de l'imaginaire, de l'autre Prométhée et Faust qui évoquent la rivalité entre l'« artisan humain » et l'« artisan divin »), sur le plan psychanalytique (reprenant la définition freudienne du moi qui n'est plus une monade, bien au contraire) et notamment sur le plan littéraire, dans le théâtre ainsi que dans le roman à partir du XVIII^e siècle. Extrêmement complexe, la thématique du double semble se revendiquer d'un fonds anthropologique fondamental : l'auteur affirme avec Claude Lévi-Strauss que « l'esprit humain est structuré par la dualité » (p. 5).

L'expérience du double connaît chez

Troubetzkoy une typologie tripartite : les histoires de dédoublement mettent en œuvre le phantasme du *corps morcelé* (Nathaniel Hawthorne, Edgar Alan Poe, Nicolas Gogol) ainsi que le thème de l'*ombre* qui désigne l'âme (Homère, Virgile) et celui du *reflet* dans l'eau et au miroir qui représente l'altérité.

Le parcours herméneutique de cette étude est jalonné par des modèles littéraires, tels que *L'Étrange Histoire de Peter Schlemihl* (1814) de Chamisso, *Les Elixirs du Diable* (1815-1816) de Hoffmann, *Le Double* (1846) de Dostoïevski, *Le Horla* (1886-1887) de Maupassant et *La Méprise* (1932) de Vladimir Nabokov, autant de chefs-d'œuvre tributaires les uns aux autres et qui mettent en scène les mutations de ce concept. L'analyse textuelle et intertextuelle de Troubetzkoy reflète une sorte de relation spéculaire qui réunit ces textes appartenant à des époques et à des aires culturelles différentes. Le pattern en est une dialectique entre le double en tant que thème et réseau de motifs structurant le récit et le double en tant que principe intrinsèque de la littérature, miroir du monde et création à l'intérieur de la Création.

A l'instar du personnage de Hoffmann, le moine Médard, qui est le sujet d'une duplication proliférante, voire d'une désintégration complète de la personnalité, le récit apparaît comme un « feuilleté de textes », objets des narrateurs différents, articulés par une « *stéréophonie* thématique ». Tout comme le personnage entouré par des doubles bénéfiques ou maléfiques tend vers le « double terminal », le retour à l'Un, l'œuvre littéraire révèle ses sens seulement par le biais d'une superposition herméneutique de ses couches textuelles. Parallèlement, dans le récit de Chamisso, l'ombre perdue de Peter Schlemihl, qui bouleverse par son absence le statut existentiel de son possesseur, devient le code du récit. N'ayant pas de valeur en soi et

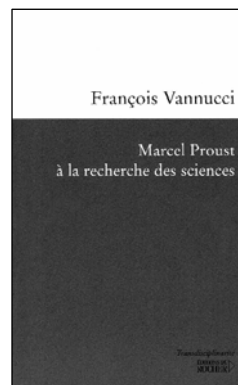
fonctionnant comme un paramètre à sens ouvert, celle-ci représente l'élément qui fait basculer le texte authentique vers un métatexte, l'ombre du premier, chargé de symboles plurivalents.

Principe structurant du récit, le double devient dans la lecture critique de Troubetzkoy un avatar de la création littéraire. Ainsi *Le Double* de Dostoïevski apparaît comme « un double usé » des textes dont l'auteur s'inspire ouvertement (*Mémoires d'un fou*, *Le Nez*, *Les Ames mortes* de Gogol, *La Nuit de Saint-Sylvestre*, *Le Chat Murr* de Hoffmann). Se présentant au lecteur en tant que « doublures littéraires » les personnages sont littéralement des « êtres de papier », à la fois créateurs et créatures, impliqués dans des activités esthétiques, scripturales. Quant aux métamorphoses du double dans le contexte de la modernité, Troubetzkoy saisit les enjeux du dédoublement dans le *Horla*. Sa double version, l'une « explicitement dédoublée en récit encadré et récit encadrant », l'autre « implicitement dédoublée sous la forme d'un journal-miroir, à la fois journal de bord, journal d'un fou et journal d'une histoire » débouche sur la disjonction entre le « je écrivant » et le « je écrit ». En fin, *La Méprise* de Nabokov marquerait « la chute de l'empire du double » à cause d'un narrateur trompeur, farceur, en plein processus de dissociation, qui ne contrôle plus une duplicité révélatrice de sa vraie nature, qui espère devenir un créateur alors qu'il n'est qu'un « destructeur ».

L'essai de Wladimir Troubetzkoy est remarquable non seulement par l'analyse exhaustive de l'idée du double, exploitée à tous les niveaux du texte littéraire, mais aussi par la cohérence d'un parcours théorique qui fait du double l'un des topoï de la culture européenne. Les œuvres se cristallisent certes autour de l'« Autre », du personnage, du monde, du texte, de l'écriture, de l'écrivain et du lecteur, du métatexte et

de l'intertexte, mais elles font encore ressortir une vérité fondamentale : « je deviens, car je le suis toujours, et surtout quand j'écris, *le double de moi-même* » (p. 172).

Aurora Bagiag



François Vannucci
**Marcel Proust à la
 recherche des
 sciences**
 Paris
 Éditions du Rocher
 coll. « Trans-
 disciplinarité »
 2005

Paru en octobre 2005 dans la collection dirigée par Basarab Nicolescu, le livre de François Vannucci ouvre sur un pastiche d'un fragment de Marcel Proust, pastiche qui introduit la notion de « neutrino », représentant la science, dans l'œuvre littéraire. Grâce à cette innovation, l'auteur annonce que l'ouvrage comprendra une analyse des rapports entre la littérature (notamment, l'œuvre de Marcel Proust) et la science.

Une question s'impose dès le début et elle vise le statut de la culture scientifique, telle que Proust l'utilise dans de nombreuses références parsemant *À la recherche du temps perdu*. Vannucci souligne un fait très peu commun dans la littérature : la présence dans le roman proustien des métaphores scientifiques. Des notions plus ou moins objectives de physique, chimie, botanique, voire météorologie constituent le pendant solide de phrases floues à dessein. L'auteur mentionne d'autres écrivains qui se sont essayés à ce genre de mé-



taphore, comme George Eliot, Thomas Mann, Italo Calvino ou John Updike. À la différence de ces-derniers, Proust s'avère être « moins naïf ». Vannucci a relevé un total de 295 extraits scientifiques sur environ 3400 pages.

Les mathématiques figurent en premier dans l'analyse de François Vannucci, et cela en raison de leur statut de « vecteur indispensable pour la résolution des problèmes qui se posent en sciences » (p.19), la science n'étant possible que grâce aux techniques mathématiques. L'arithmétique, la géométrie, l'algèbre, les statistiques sont évoquées tour à tour pour mieux déceler les étapes des comportements humains et essayer d'en offrir une possible explication.

Quand il s'agit de la mécanique, l'auteur s'adresse à l'« élève » Proust en professeur outré par l'usage redondant des termes de la mécanique statique, avec, néanmoins, la précision que les règles sont bien appliquées. À l'avis de Vannucci, nous devons nous demander si chez Proust la physique n'est pas un simple prétexte et si Marcel Proust a vraiment compris le vocabulaire qu'il utilise si abondamment. Tout en soulignant la dimension imaginative de la culture scientifique de Proust, l'auteur affirme que les diverses connaissances scientifiques dont Proust fait preuve relèvent, toutefois, de sa culture.

Abordant le thème de l'électricité, ensuite celui de l'observation astronomique, de l'optique, des ondes et rayonnements, Vannucci démontre la présence de toutes les branches de la physique dans le roman proustien. À cela, il ajoute le « chimisme » de Proust, le tout pour prouver que la culture scientifique de Marcel Proust ne consiste pas seulement dans l'utilisation du langage spécialisé, mais également dans une manifestation de la mémoire volontaire.

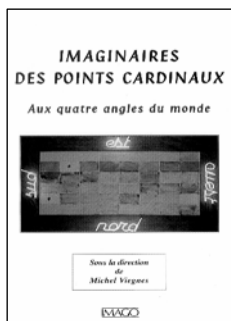
Après avoir examiné l'apport de la botanique, dans le chapitre *Il n'y a pas que*

les jeunes filles en fleur, l'auteur finit le parcours des sciences avec une *Farandole des ologies*, le terme « ologie » représentant pour François Vannucci la zoologie, la géologie, l'archéologie et la météorologie.

Soulignant que la manière dont Proust utilise les concepts scientifiques témoigne plutôt de l'entendement que d'une compréhension complète, l'auteur décèle la part de l'intelligence et celle de l'imagination dans l'attitude de Proust envers les sciences. Selon Vannucci, Marcel Proust a utilisé les notions scientifiques en tant qu'artiste, donc, dans la mesure où il restait libre à faire usage de son intuition. Par conséquent, ce n'est que le but de la démarche qui doit être envisagé par le lecteur.

Pour mieux préciser les résultats de son analyse, Vannucci reprend le concept de « mythe scientifique » et affirme que l'art et la science sont deux moyens différents, mais non moins efficaces pour autant, qui peuvent mener à la découverte de la vérité. Professeur et chercheur en physique lui-même, François Vannucci constate que « les scientifiques communiquent mal » (p. 144), c'est la raison pour laquelle il apprécie le fait que Marcel Proust répand la culture scientifique au sein du public. Pour conclure, le physicien mentionne les deux dimensions de *La recherche du temps perdu*, le côté de chez Swann et celui de Guermantes, qui forment un monde d'illusions rattaché au concret à travers la part scientifique – quoique minime – du roman.

Maria Mățel-Boatcă



Michel Viegnes
(coordinateur)
**Imaginaires des
points cardinaux**
**Aux quatre angles
du monde**

Paris
Imago
2005

Dans n'importe qu'elle culture, soit orientale ou occidentale, les points cardinaux jouent – et ont joué – un rôle très important. C'est ce que le recueil *Imaginaires des points cardinaux. Aux quatre angles du monde*, publié sous la direction de Michel Viegnes, veut démontrer. Ce livre, qui réunit les actes du Colloque international organisé par Le Centre de Recherche sur l'Imaginaire de l'Université Stendhal (Grenoble III), se fait l'écho d'une approche pluridisciplinaire, allant de la géographie à la littérature, en passant aussi par l'histoire de l'art et des religions, la philologie et les mythes.

En prenant comme point de départ la structuration de l'espace selon les repères cosmiques, les auteurs de ces articles nous ont donné la possibilité de refaire le trajet de l'imaginaire et de la symbolique des cultures analysées, commençant par l'Antiquité et finissant par l'époque contemporaine.

Ce symbolisme tourne autour des investissements imaginaires des quatre points cardinaux, auxquels s'ajoutent encore les plus importantes planètes de notre système : la Terre, le Soleil, tout comme certaines étoiles (l'étoile « polaire », la Croix du Sud) dont les significations complexes ont influencé depuis toujours la pensée religieuse et culturelle de l'humanité.

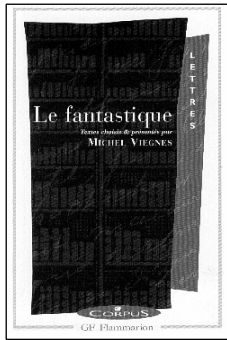
Le symbolisme quaternaire, qui dans l'imaginaire chinois et celui iranien a encore un point, le cinquième – le centre,

est étroitement lié à celui numérique, tout comme Michel Viegnes le souligne dans l'Introduction du recueil : « *pour de nombreuses cultures, quatre soit le chiffre cosmique par excellence : quatre éléments, quatre saisons, quatre humeurs dans le corps et les tempéraments qui leur sont liés ; l'histoire sacrée du monde se découpe en quatre âges.* » (p. 8).

Cette représentation de l'espace du monde, dont le fondement est l'existence des quatre directions fondamentales, se trouve à l'origine de la distinction qui, dans l'imaginaire géographique européen, sépare l'Europe, c'est-à-dire l'Occident, de ce qu'on considère un Autre, dans ce cas, l'Orient. Cette conception est signalée déjà par Eschyle. De cette dissociation naît la dévalorisation de l'Orient dans la culture occidentale. Mais il faut toujours retenir le fait que, d'une certaine manière et tout comme Europe l'a fait, chaque région géographique se considère le « centre du monde », et oriente ses idéologies selon ce principe de l'égo-centrisme.

En tenant compte aussi de l'existence des axes nord-sud, est-ouest, les auteurs exploitent au maximum toutes les connotations et significations qui en découlent et qui sont conçues du point de vue du symbolisme du trajet solaire, qui oppose, de nouveau deux mondes : l'un qui vise l'idée de naissance et d'origine (le lever du soleil), c'est-à-dire l'Orient, et l'autre qui vise l'idée de la mort (le coucher du soleil), c'est-à-dire l'Occident.

Anamaria Sabău



Michel Viegnes
(textes choisis &
présentés par)
Le fantastique
Paris
Flammarion
coll. « Corpus.
Lettres »
2006

Le livre dirigé par Michel Viegnes est une anthologie sur le genre littéraire fantastique, sa poétique, ses rapports avec le rêve, la peur, l'éros, l'autre, accompagnée d'analyses, de définitions et illustrée par des extraits d'œuvres appartenant à divers auteurs.

Dans une *Introduction* théorique, l'auteur cerne les caractéristiques du fantastique envisageant cette notion dans son ensemble (littérature, arts plastiques, cinéma). Il postule que « l'œuvre fantastique est celle qui nous incite à reconsidérer notre concept de la réalité, ses limites admises et ses règles internes » (p. 45) et que le fantastique se définit comme « une révolte contre le désenchantement du monde, un effort pour introduire un supplément indéfini de sens dans l'expérience humaine » (p. 45).

Viegnes analyse ensuite une trentaine de fragments de romans, nouvelles, récits et autres écritures s'inscrivant dans le genre, en illustrant les plus importants thèmes de la littérature fantastique en six chapitres. C'est un ouvrage de littérature comparée qui traite ce genre dès ses premières manifestations jusqu'à nos jours à travers l'imaginaire européen et mondial.

« Le fantastique en littérature consiste tout d'abord en une certaine technique sur le plan rhétorique » (p. 49), affirme l'auteur. Une relation s'établit avec le

lecteur virtuel qui est « manipulé, choqué, suggestionné » (p. 49). Très souvent les fantastiqueurs truquent l'acte narratif, convertissent les tropes en événements fictionnels (la synecdoque, l'hypallage, la répétition) et brouillent ainsi les contours de la réalité par des glissements vers des faits inexplicables et étranges (Buzzati, Mérimée, Poutchkine, Maupassant, Cortázar, Potocki).

Le deuxième chapitre traite toutes les significations de la peur, en la situant à travers ses divers degrés d'intensité allant de l'anxiété (surtout de type intellectuel et philosophique : Poe, Hoffmann) à l'horreur et à l'épouvante (qui peuvent être associées à des symptômes physiques : Mirbeau, Ewers). L'objet premier de la peur qui gouverne parfois toute une existence est la mort, « saut irréversible dans l'inconnu » (p. 75). Le chapitre suivant souligne l'intérêt que la littérature fantastique a toujours prêté au rêve et à « ses dérivés – cauchemar, mirage, état second provoqué par l'absorption de drogues, délire » (p. 99). Les récits à travers lesquels l'auteur illustre ses théories ont soit une fin rassurante où triomphe le réel (Lorrain, Gogol) soit une fin où règne la confusion rêve/réalité (Villiers de L'Isle-Adam, Gautier).

Dans « Objets et images » sont analysées la présence et la signification de divers objets : le talisman (Balzac), le miroir (Régner), le masque (Schwob), le livre (Borges) et les images : les statues, les portraits (Wilde), les simulacres de toutes sortes, dans les récits fantastiques. Qu'ils soient maudits ou bénéfiques, ils deviennent des supports de projection investis des « espoirs les plus fous » (p. 123) ou des « pires cauchemars » (p. 123) de l'homme.

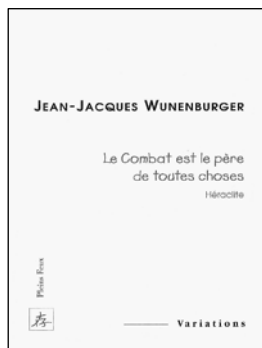
L'auteur s'intéresse ensuite à la relation qui s'établit entre fantastique et érotisme, l'amour étant présenté dans sa dimension affective pure (Kawabata, Rodenbach) ou très charnelle et perverse (Lewis). Certains motifs tels que le vampirisme ou le

satanisme véhiculent aussi un sens érotique, comme en témoignent les extraits de Le Fanu et de Huysmans.

Le sixième et dernier chapitre illustre la relation identité-altérité. L'Autre a pris de nombreux visages dans la littérature fantastique : démon (Cazotte), monstre (Lovecraft), spectre (James), double (Stevenson), créature artificielle (Meyrink, Wells), visiteur d'une autre planète (Moore). La peur de l'Autre lui a confié le plus souvent la caractéristique d'agent du mal, quoique derrière l'autre se cache souvent le même.

Viegnes place à la fin de son étude un *Vade-mecum* où il explique très soigneusement les principaux termes associés au fantastique, et une *Bibliographie* théorique commentée.

Adina-Irina Romoșan



Jean-Jacques Wunenburger
“Le Combat est le père de toutes choses”
(Héraclite)
 Nantes
 Éditions Pleins Feux, coll.
 “Variations”
 2005

L'essai de Jean-Jacques Wunenburger reprend en guise de titre une citation du philosophe grec Héraclite. Et c'est à partir de cette phrase, et notamment du terme « *polemos* » (« combat »), que l'argumentation de la première partie, intitulée *La Citation*, s'organise.

Après un bref parcours visant à présenter Héraclite et sa pensée dans le contexte de la philosophie, ancienne et contemporaine, l'auteur oriente son discours

vers la préoccupation héraclitienne pour l'énonciation des lois qui

gouvernent le monde. Ceci disant, Wunenburger souligne l'idée d'Héraclite que l'unité du monde est issue d'un « principe d'oscillation », d'opposition entre réalités. Cependant, les éléments si différents restent en harmonie, ce qui « définit en fin de compte, paradoxalement, pour les humains la confiance en une justice et une harmonie universelles » (p. 11).

L'essayiste suit également l'évolution de cette vision du monde avec l'apparition du subjectivisme dans la philosophie occidentale, un subjectivisme qui semblait exclure les alternances. Néanmoins, selon Wunenburger, les « intuitions présocratiques » ont continué à hanter les esprits jusqu'à présent, quand, les conceptions circulant entre l'Orient et l'Occident, nous nous retrouvons devant une nouvelle « sagesse de l'histoire ».

La deuxième partie de l'ouvrage, ayant le même titre que la collection, *Variations*, est organisée de manière tripartite, chaque chapitre visant une des dimensions des relations conflictuelles.

Dans les pages consacrées à la « frénésie de l'affrontement », l'attention de l'auteur est portée, pour commencer, vers l'aspect violent, voire meurtrier, des conflits humains. Le rôle de la justice, aussi bien que celui des paroles et idées, dans le renforcement ou la résolution des tensions est analysé d'un point de vue social et historique. Qui plus est, l'examen du désir humain inné de cultiver et pratiquer l'opposition comprend un parcours des entités du Moi que sont le corps, l'âme et l'esprit, avec des renvois aux *Confessions* de saint Augustin et à la pensée freudienne.

Vu la force des agressions, l'auteur pense que la fin de ces guerres n'arrivera qu'une fois clôturée dans l'homme la faille de la violence. Le philosophe se pose égale-

ment la question si le désir d'instaurer la paix n'est illusoire.

Le chapitre portant sur le « mirage pacifiste » énonce une modulation des affirmations antérieures : ni même l'opinion d'Héraclite ne peut justifier certains désordres du Moi. Même si les conflits sont nuisibles à cause du fait qu'ils produisent des déséquilibres, l'absence de tensions n'en produit pas moins de disharmonies. Le spectre que cache la si convoitée paix est celui d'une diminution de l'être humain.

Le dernier chapitre, intitulé « La tension créatrice », envisage une perspective plus modérée, qui puisse résumer les deux avis antinomiques présentés antérieurement. Wunenburger affirme qu'Héraclite ne fait que nous présenter « une intelligence plus subtile » (p. 37) censée inviter au ressaisissement de la tension, non plus en tant que chose désirable ou à combattre, mais en « force de vie juste » (p.37).

Il est vrai que la réalité comprend maints changements et bipolarités (qui émergent ou disparaissent à tour de rôle), mais pendant et entre ces transformations il existe un juste milieu, un équilibre, souligné, d'ailleurs par Aristote. C'est la tension créatrice qui gère l'inclusion de l'être dans l'univers et c'est probablement dans la vie sociale que la tension productive est le plus visible. Les hommes et les groupes humains ne se définissent qu'à travers la confrontation, sans que la justice ou l'injustice puissent triompher définitivement, étant en perpétuelle alternance.

Le sens du message héraclitien est, donc, que les paradis pacifistes sont purement utopiques, et la vie n'est jamais sujette aux lois de l'immobilité. Pour conclure, le philosophe français définit le fait de contrarier comme « ressort de la vie et de la seule harmonie accessible » (p. 45).

Maria Măţel-Boatcă



Roger Zuber,
Emmanuel Bury,
Denis Lopez,
Liliane Picciola
**Littérature
française du
XVII^e siècle**
Paris
PUF
1992

Roger Zuber, professeur à la Sorbonne, Emmanuel Bury, maître de conférences à l'Université de Reims, Denis Lopez, maître de conférences à l'Université de Bordeaux III et Liliane Picciola, professeur à l'Université de Paris X, se sont proposé de réaliser un panorama de la littérature française du XVII^e siècle. En étudiant les principales œuvres de ce siècle ils ont mis en évidence les caractéristiques spécifiques des genres de l'époque. La typologie choisie est, bien sûr, celle des grands genres littéraires, c'est-à-dire le théâtre, le roman et la prose, auxquelles s'ajoute la prose d'art.

En commençant par l'étude consacrée au théâtre, Liliane Picciola nous offre une image d'ensemble de ce genre, en mentionnant la situation des salles et des scènes et en nous indiquant les principales troupes de théâtre du siècle et leurs protecteurs. Après cet aperçu, Liliane Picciola revient aux figures classiques du théâtre français : Corneille, Molière et Racine en saisissant les traits particuliers de leurs écrits.

Celle qui expose la situation du roman français est toujours Liliane Picciola, dont l'analyse porte surtout sur les influences étrangères, qui ont eu une importance pas du tout négligeable dans la consolidation du genre. Quand même, Liliane Picciola observe qu'en opposition avec ces influences, il y a un genre romanesque français dont l'originalité se concrétise dans le roman pastoral (*L'Astrée*), le roman hé-

roïque (*Grand Cyrus*, *Clélie*), le roman réaliste et burlesque (*Le Berger extravagant*, *Francion*, *Le Roman comique*), le roman d'analyse (*La Princesse de Clèves*, *Lettres portugaises*), le roman philosophique et didactique (*Les Autres mondes*, *Les Aventures de Télémaque*).

Denis Lopez consacre son étude à la poésie et à son essor extraordinaire. Dans ce siècle, l'activité poétique est la marque de la vitalité, accompagnant par suite l'idée de prospérité retrouvée. Maintenant, pour le poète la poésie représente plus que jamais la possibilité de se hisser à une place de choix dans la société. En passant par Malherbe, Régnier, Agrippa d'Aubigné, Théophile de Viau, François l'Hermitte, Godeau, Saint-Amant, Scarron, Voiture, Boileau et La Fontaine, Denis Lopez classe les formes variées de la poésie française du XVII^e siècle : l'ode, la satire, la méditation, la poésie chrétienne de célébration, la poésie épique, la poésie burlesque.

La dernière étude est celle d'Emmanuel Bury, dont l'objet est la prose d'art, où la réflexion critique apparaît comme une recherche de moyens pour revigorer l'art de la parole. Descartes, Pascal, Bossuet, La Rochefoucauld, La Bruyère, Voiture, Mme de Sévigné, Le cardinal de Retz, Fénelon, Boileau, Fontenelle, Bayle, Saint-Evremond, Malebranche, Perrault : voici ceux qui se sont donné la peine de transformer l'art de la parole d'une façon unique et personnelle, sans pourtant oublier d'exprimer le moi profond.

D'une manière pas du tout exhaustive, cette étude veut être une image aussi complète que possible de la littérature française du XVII^e siècle, en prouvant que la fin de ce siècle apporte la certitude de l'existence d'une littérature vraiment indépendante.

Anamaria Sabău